LES 6 DEGRÉS DU CRIME,

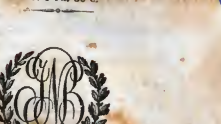
MELODRAME EN TROIS ACTES,

PAR MM. THÉODORE N*** ET BENJAMIN,

Musique de M. Adrien,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,
LE 30 NOVEMBRE 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.
1832

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JULES DORMILLY.	MM. Francisque.
FRANÇOIS.	Cullier.
CHARLES, amis de Jules.	Constant.
FERDINAND, amis de Jules.	Frédéric.
MICHEL, surnommé l'Homme Noir.	Thérigny.
LACAILLE, voleurs.	Francisque jeune.
ROBERT, voleurs.	Rocher.
MADAME DOUCET, marchande d'oranges.	Mmes Palmyre.
LOUISE, sa fille.	Louise Minard.
ÉLOMIRE, personnes invitées au bal.	Maria.
FANNY, personnes invitées au bal.	Héloïse.
CAROLINE, personnes invitées au bal.	Anna.
Monsieur de la chambre.	MM. Barbier.
Un commissaire de police.	Boisselot.
BERTHIER, domestiques.	Joly.
JOSEPH, domestiques.	Bourgeois.
Peuple, Gardes et Domestiques.	

Imprimerie de E. Duverger
Rue de Verneuil n. 4.

LES SIX DEGRÉS
DU CRIME,
MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE I.

Une salle à manger.

PREMIER DEGRÉ.
L'Oisiveté.

SCENE PREMIÈRE.

JULES, FERDINAND, CHARLES, *et* QUELQUES AMIS.

(Au lever du rideau, Jules et ses amis, assis autour d'une table servie avec profusion, boivent en chantant.)

JULES.

AIR : *Vogue, ma nacelle* (de Panseron).

Des pédans à férule,
Des tuteurs à sermons,
Des vertus à scrupule,
Et des parens bougons,
Ah! noyons dans nos verres
Le fâcheux souvenir;
A demain les affaires,
Si demain doit venir.

LE CHŒUR.

A demain, etc.

JULES.

Si le ciel voulait suivre
L'arrêt de ma gaîté,
Ce jour qui nous enivre
Serait l'éternité.

Au pays des chimères,
Je bannis l'avenir;
A demain les affaires,
Si demain doit venir.

LE CHŒUR.

A demain, etc.

JULES.

Un verre de champagne pour nous remettre en voix! (*Il boit et présente de nouveau son verre.*) Encore de cette mousse pétillante, qu'elle nous inspire de folles idées et des chansons plus folles encore!

CHARLES.

Est-on plus heureux que ce cher Dormilly? rester maître à vingt-quatre ans d'une fortune inépuisable! car ton père était riche à millions.

FERDINAND.

Aussi, depuis six mois quelle existence! et ça lui est venu tout à coup sans y penser, car il est mort subitement ton père, n'est-ce pas?

JULES.

Dites donc, si nous parlions de choses plus gaies; vos réflexions me rembrunissent les idées... à boire!

JULES.

Eh bien! il a raison, parlons de nos maîtresses.

JULES, *en bâillant.*

Ah! oui, c'est plus amusant; elles sont si aimables, si aimantes, toutes les fois que nous leur envoyons des diamans ou des cachemires nouveaux. La mienne m'aime trop, c'est effrayant.

FERDINAND.

Ton Élomire? cette veuve d'agent de change, qui n'a jamais été mariée? eh bien! est-elle toujours la sultane favorite?

JULES.

Ah! il y a long-temps qu'elle est en disgrace, plus de huit jours; je songe même à remplacer celle qui lui a succédé.

CHARLES.

Bravo! voilà comme j'entends les grandes passions... il faut s'attacher, mais jamais que ça passe la semaine.

FERDINAND.

Et peut-on connaître l'objet nouveau?...

JULES.

Ah!... curieux! Non, on ne peut pas le connaître.

CHARLES.

Bath! c'est donc une éducation que tu veux faire?

JULES.

Juste; dix-sept ans, jolie comme un cœur, et sage... comme on ne l'est pas.

FERDINAND.

Eh bien! ça te changera... et où as-tu déterré tant d'innocence?

JULES.

Au Conservatoire : je me trouvais là par hasard, par désœuvrement, comme je me trouve partout; je bâillais comme cela m'arrive souvent, lorsqu'une voix céleste et des accens divins me réveillent de cette indifférence vague dans laquelle j'étais comme engourdi; vrai, cette voix avait vibré jusqu'à mon ame. Je prends mon lorgnon, et j'aperçois le plus joli minois!... une taille!... enfin, pour la première fois depuis... depuis que j'existe peut-être, je me sens transporté : ravi, j'applaudissais ma virtuose comme si j'étais payé pour ça... à me faire remarquer. En sortant, je trouve le moyen de m'approcher d'elle, de lui serrer doucement la main. J'allais lui donner un rendez-vous, lorsqu'une espèce de mère, une vraie basse-taille, est venue prendre le bras de l'objet enchanteur et détruire tout d'un coup l'extase dans laquelle je me trouvais plongé.

CHARLES.

Voilà où tu en es?

JULES.

Oui, il y a de ça quinze jours, et ce matin la petite m'est revenue à l'idée; aussi je n'ai pas perdu de temps, j'ai chargé une personne d'avoir des renseignemens; ça lui sera facile, elle est liée avec toutes ces virtuoses qui commencent à prendre leur volée.

CHARLES.

Alors tu ne dois pas douter du succès.

JULES.

Je te le demande. Une vertu de concert, ça ne se conserve pas long-temps.

CHARLES.

Eh bien! buvons à tes nouvelles amours!

FERDINAND.

C'est ça, buvons.

JULES.

Et chantons. Ah! messieurs, une nouvelle encore : j'attends ce matin un drôle de personnage, bouffon d'une espèce particulière, qui vous fera de la morale tant et plus, je vous le livre; tâchez de dérider son front jaune et soucieux, il y aura du mérite.

CHARLES.

Je crois avoir vu cet original-là; ne le nomme-t-on pas Michel?

JULES.

Oui; mais plus ordinairement l'homme noir, l'homme aux sermons.

CHARLES.

On le rencontre dans tous les bons endroits; il me fait l'effet de ces observateurs dont l'état récompense les indiscrétions.

JULES.

Je l'ai cru comme toi, mais on assure que ce n'est pas là son emploi.

CHARLES.

Et quelles peuvent être tes relations avec cet individu?

JULES.

Il avait déposé de l'argent chez mon père à l'intérêt ordinaire; moi, je ne m'en occupais pas; lorsque hier il m'a prévenu, par lettre, que ce matin il viendrait retirer ses fonds, ce qui m'arrange assez, car je vous avoue que j'éprouve je ne sais quoi de désagréable lorsqu'il me parle ou qu'il me regarde.

FERDINAND.

Sois tranquille pour ce matin, nous nous chargeons de le faire rire quand il paraîtra.

CHARLES.

Que ne lui adresses-tu ton ancien garçon de magasin, François; voilà encore un original, un vrai songe-creux; ils seraient fort bien ensemble.

JULES.

Pour celui-là je lui pardonne de ne pas être gai; quand on descend comme lui d'un... c'est un secret que mon père en mourant m'a confié pour m'intéresser à son sort; je remplirai les intentions de mon père qui lui a laissé un legs de mille écus; mais une fois que François les aura touchés, je lui souhaiterai bonne chance, et j'espère bien ne plus avoir de rapports avec lui.

CHARLES.

Mille écus à un garçon de magasin! c'était la manie de ton père de donner ainsi à droite et à gauche; il y avait tant d'autres manières de mieux employer son argent : à l'écarté, par exemple.

FERDINAND.

Ou dans les coulisses de l'Opéra: ces dames ont tant de sensibilité pour les tissus de l'Inde.

CHARLES.

Que nous veut Joseph?

SCENE II.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *puis après* MICHEL.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là monsieur Michel qui demande à vous parler.

CHARLES.

Ah! l'homme noir! tant mieux.

JULES.

Faites entrer. (*à ses amis.*) Allons, messieurs, ferme à la réplique; s'il pérore, je compte sur vous, vous le savez.

SCENE III.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL.

C'est bien, toujours la même occupation, l'oisiveté... c'est par-là qu'on commence

JULES.

C'est bien par-là aussi que je compte finir; c'est si doux l'oisiveté !

MICHEL.

Elleest la mère...

CHARLES.

De tous les vices; c'est un vieux proverbe que tout le monde connaît.

MICHEL.

Oui, et qui ne profite à personne, ou peu s'en faut.

JULES.

Un siége à monsieur Michel, vous philosopherez plus à votre aise; allons, prenez place au milieu de nous. (*Il appelle.*) Encore un verre ! Vos sentences arrosées de vin d'Aï n'en paraîtront que plus aimables.

MICHEL.

Je vous remercie, monsieur Dormilly, mais je ne puis rester que peu d'instans.

CHARLES.

Au moins, monsieur Michel, vous viderez ce verre de champagne à notre conversion.

MICHEL.

Je ne bois jamais de vin.

FERDINAND.

Vous avez tort. (*Il avale le vin en chantant.*) Tous les méchans sont buveurs d'eau...

MICHEL.

Vous savez ce qui m'amène, veuillez me mettre à même de vous tirer ma révérence.

CHARLES.

Comment, si tôt? Jules nous avait flattés de l'espoir de votre société.

MICHEL.

Ah ! oui, j'entends, il faut vous amuser; ce n'est point là mon emploi.

JULES.

Vous interprétez mal nos intentions.

FERDINAND.

Sans doute. Pour ma part, j'avais entendu dire, je ne sais plus où, que, digne émule de Lavater, il vous suffisait de re-

garder la figure d'une personne pour deviner ses habitudes, pour lire à découvert dans son cœur, et nous sommes ici une tablée d'incrédules qui auraient été bien aises de mettre votre science à l'épreuve.

MICHEL.

Eh bien! messieurs, c'est un désir qu'on peut satisfaire, si vous y tenez tant.

CHARLES.

Hein! quand Dormilly nous disait que monsieur Michel était un homme charmant! que d'obligations nous vous aurons, monsieur Michel!

MICHEL.

Je ne le pense pas; mais dans tous les cas, je ne croirai pas avoir perdu tout-à-fait mon temps si mes paroles peuvent vous faire faire quelques réflexions sur vous-mêmes.

FERDINAND.

Ah! parlez, nous vous écoutons avec impatience.

MICHEL.

Eh bien! je commencerai donc par vous, monsieur Ferdinand, dont la figure est si douce et les yeux si brillans... la rougeur subite qui souvent colore vos traits comme aujourd'hui pourrait être prise pour de la pudeur... si elle ne prenait pas naissance et dans le vin que vous aimez beaucoup et dans le bonheur inouï qui vous poursuit à l'écarté... Mais prenez garde... les rois que vous retournez avec tant de succès pourraient exciter l'envie... Et si la chance tourne une fois... elle pourra vous mener loin.

FERDINAND.

Je ne comprends pas.

MICHEL.

Cela viendra.

CHARLES.

A mon tour... voyons si je comprendrai.

MICHEL.

Vous êtes un fashionable des plus distingués, monsieur Charles; toujours le sourire sur les lèvres, jamais que des paroles obligeantes... à vos créanciers. On admire avec raison votre esprit quand il s'agit de discuter sur la coupe d'un gilet et la forme d'un pantalon... on cite vos brillantes conquêtes de Frescati... Jusqu'ici il n'y a pas grand mal... ça ne vous mène qu'à Sainte-Pélagie... et à l'hôpital. Mais si par hasard une fois (*bas.*) il vous arrivait de vous tromper de nom en signant une lettre de change, vous pourriez bien être obligé de changer de domicile, et l'air d'un port de mer est bien vif pour les habitans de la capitale.

CHARLES.

Monsieur, une pareille accusation...

MICHEL, *froidement, tirant de son portefeuille un papier qu'il présente à Charles.*

Je vous attends à l'échéance.

CHARLES.

Vous serez payé... mais je vous jure que vous êtes dans l'erreur.

MICHEL.

Faut-il continuer, messieurs, ma science est à votre service; et si vous en doutez encore, parlez.

FERDINAND.

D'honneur il est charmant... On ne mystifie pas avec plus de grace, mais nous craindrions d'abuser de votre complaisance.

MICHEL.

Non... car je vous donne ici ma foi que mon désir le plus cher serait de vous détourner de la route que vous semblez tous prendre. Jeunes gens, les plaisirs vous aveuglent; si vous saviez ce qui vous attend peut-être un jour! Jules, c'est surtout à vous que je m'adresse... Votre père, qui me connaissait, ne m'avait pas pour cela refusé son estime, et je crois lui en prouver ma reconnaissance en répétant à son fils ce qu'il a dû lui dire plus d'une fois : L'oisiveté est le premier échelon qui conduit au déshonneur, plus loin encore... La société que vous fréquentez vous aura bientôt conduit au second. Il est encore temps de retourner en arrière, mais hâtez-vous... car une fois à moitié route, il est bien rare qu'on puisse revenir sur ses pas.

JULES.

Messieurs, je propose la santé de monsieur Michel, notre conseiller intime.

TOUS.

A la santé de monsieur Michel!

MICHEL, *à Jules.*

Je vous quitte. Mes fonds...

JULES.

Ah! vous le voyez, je suis occupé, remettons à demain...

MICHEL.

Non, c'est tout de suite. Mon compte a été arrêté par votre père lui-même, ce n'est donc que l'affaire d'un instant, et j'exige...

JULES.

Une pareille instance aurait de quoi blesser ma délicatesse si je pouvais soupçonner qu'un manque de confiance...

MICHEL.

Ma confiance... je l'accorde tout entière à l'homme actif, laborieux; et je vous le répète, j'exige mes fonds sur l'heure.

JULES.

Ah! c'en est trop... Mais je n'oublierai pas que je suis chez

moi... (*Il appelle.*) Joseph! (*Un domestique paraît.*) Donnez-moi le portefeuille qui est dans ce cabinet. (*à Michel.*) Une fois quitte avec vous, j'espère bien...

MICHEL.

Ne plus me revoir! C'est mon vœu le plus cher.

(*On apporte le portefeuille.*)

JULES.

Tenez, monsieur Michel, voilà ce qui vous appartient.

MICHEL.

Je vous remercie.

JULES.

Assurez-vous, je vous prie, si le compte est exact.

MICHEL.

C'est ce que je fais...

JULES.

Vous m'enverrez votre quittance.

MICHEL.

La voilà.

JULES.

Maintenant...

MICHEL.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. Je vous le répète, je désire comme vous que nous ne nous revoyions jamais... Mais je crains bien que nous ne nous rencontrions trop souvent encore. (*Il va pour sortir.*)

FRANÇOIS, *en dehors.*

Je te dis, Joseph, qu'il m'a écrit de venir le trouver.

MADAME DOUCET, *en dehors.*

Et moi, c'est son loyer que j'apporte.

SCENE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS, MADAME DOUCET, LOUISE,

JULES.

Encore quelqu'un... Pardon, mes amis, vous avez vu comment j'expédie les affaires.

MICHEL, *frappant sur l'épaule de François.*

Bien, François, j'ai de tes nouvelles: rangé, laborieux; continue, tu pourras marcher tête levée... Les fautes sont personnelles. (*Il sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *hors* MICHEL.

JULES, *apercevant Louise.*

Que vois-je?... C'est elle.

CHARLES.

Qui elle?

JULES.

Mon innocente du Conservatoire.

FERDINAND.

Ah bath! c'est drôle.

LOUISE, *à part.*

C'est le jeune homme au binocle et aux gants jaunes.

FRANÇOIS.

Je me rends, monsieur Jules, à votre invitation.

JULES.

C'est très bien; je suis à toi dans la minute.

MADAME DOUCET.

Moi, monsieur Dormilly, j'ai profité d'l'occasion de ce que mon gendre venait chez vous...

JULES.

François, votre gendre?

MADAME DOUCET.

Pour vous r'mettre les deux termes échus de votre maison du faubourg Saint-Marceau, car si on n'vous l'apportait pas, votre argent, il paraît que vous n'viendriez pas l'chercher; ce n'est pas un assez beau quartier pour vous; quoiqu'ça, l'argent y est d'aussi bon aloi qu'à vot' Chaussée-d'Antin, et comme j'n'aimons pas à garder c'qui n'm'appartient pas, v'là l'sac.

JULES.

Comment? François est votre gendre?

MADAME DOUCET.

Dame, c'est-y pas tout comme, puisque nous allons de c' pas faire les préparatifs de la noce?

JULES.

Est-ce que par hasard mademoiselle serait?...

MADAME DOUCET.

Not' fille, oui, not' fille, ou du moins celle d'une de mes bonnes amies qui me l'a confiée en mourant, et que j'ai élevée comme la mienne, sa future; salue donc, Louise; c'est timide, voyez-vous.

JULES, *à part.*

Et je ne l'ai pas su plus tôt. (*haut.*) Je crois avoir eu le plaisir de voir déjà mademoiselle.

MADAME DOUCET.

Tiens!

LOUISE.

Au dernier exercice, je me rappelle bien...

MADAME DOUCET.

Ah! c'est là qu'on en pinçait, et Louise est d'une force!... c'est pas pour la flatter... mais c'est pas de ça qu'il s'agit, prenez votre argent, et toi, François, dépêche-toi, mon garçon; il faut encore nous trimballer chez l'notaire, et pendant ce temps-là mes oranges n'se vendent guère.

JULES, *à lui-même.*

Pas de temps à perdre... la petite m'a reconnu... elle consentira... ou à peu près... venez, mes amis, j'ai besoin de vous.

CHARLES.

Pour la petite, hein?

JULES.

Oui.

FERDINAND.

Ordonne.

JULES, *à madame Doucet.*

Je vais vous faire votre reçu. François, attends-moi également ici, je ne tarderai pas. (*à ses amis.*) Suivez-moi, de l'adresse et de la promptitude surtout. (*Jules et ses amis entrent dans l'appartement à gauche.*)

SCENE VI.

FRANÇOIS, MADAME DOUCET, LOUISE.

FRANÇOIS.

Vous ne m'aviez pas dit, Louise, que vous connaissiez M. Dormilly.

MADAME DOUCET.

Allons, tout d' suite, v'là la tête qui trotte.

LOUISE.

Est-ce que c'est connaître quelqu'un que de voir une fois une personne à un concours où il y a tant de monde? et puis, je l'avais si peu remarqué! (*à part.*) On me disait bien que c'était un jeune homme fort riche.

FRANÇOIS.

Oh! c'est que je sais...

MADAME DOUCET.

Tiens, mon garçon, j't'ai déjà dit qu'faudrait qu'elle mette ses yeux dans sa poche et sa figure dans son tablier, sans ça, ah! t'es d'une jalousie...

FRANÇOIS.

Parce que vous êtes honnête, et elle aussi, vous ne croyez que le bien.

MADAME DOUCET.

Je n'en suis que plus heureuse, donc.

FRANÇOIS.

Sans doute ; mais il ne fallait pas élever votre fille pour une autre condition que celle où le sort l'avait placée.

MADAME DOUCET.

Tiens, pourquoi ? il y a peut-être du mal à vouloir être mieux qu'on est ?

FRANÇOIS.

Quelquefois ; née avec un cœur bon, comme le vôtre, Louise pouvait faire une excellente ménagère.

MADAME DOUCET.

Eh bien ?

FRANÇOIS.

Une virtuose dédaigne ces petits tracas d'intérieur.

MADAME DOUCET.

Vous verrez que parce qu'elle aura appris à roucouler, elle ne saura pas mettre un pot au feu, et raccommoder des bas.

LOUISE.

Voilà toujours comme il est, monsieur François; il ne cherche qu'à me faire gronder ou à me dire des choses désagréables.

FRANÇOIS.

Ah ! pardon, pardon, Louise ; si vous saviez combien j'ai été malheureux depuis le moment de ma naissance, vous ne trouveriez pas mes idées extraordinaires. Au moment où mon plus cher désir va être accompli... je serais heureux si j'étais sûr que vous m'aimiez comme je vous aime, et j'ai peur que ça ne soit pas ainsi ; je crains toujours quelque malheur.

MADAME DOUCET.

Ah ! c'est ton habitude.

FRANÇOIS.

Un mot, un seul mot de sa bouche suffit pour me tranquilliser.

MADAME DOUCET.

Eh bien ! voyons, dis-lui-en deux à c'garçon, puisque ça suffit pour le r'mettre dans son assiette.

LOUISE.

C'est que c'est tous les jours à recommencer, on ne peut pas être deux heures d'accord : je vous en avertis, monsieur François, vous finirez par vous faire détester.

FRANÇOIS.

Louise, je me corrigerai, je vous le promets.

MADAME DOUCET.

Allons, eh bien ! la paix, la paix, embrassez-vous. (*Ils s'embrassent.*) Je suis obligée aussi, mon garçon, de te donner tort. On peut, vois-tu, être vertueuse dans tous les états ; et dans ceux où on est le plus exposée, il n'y a que plus de mérite à se

bien conduire; je réponds de ma fille adoptive comme de moi; faudrait pas qu'elle bronchât! je lui aurais arraché les yeux avant qu'elle ait vu comment; mais tu peux être sûr que tu seras aussi heureux que feu mon mari avec moi... le pauvre cher homme! je n'ai pas gros comme une lentille sur la conscience à son égard... je ne suis qu'une marchande d'oranges, eh bien! je puis me vanter de ne jamais lui avoir fait la moindre égratignure au front, et j'crois que bien des belles dames de la plus haute volée n'pourraient pas en dire autant. C'est-y fini?

FRANÇOIS.

Oui.

LOUISE, *voyant Jules.*

Le voilà, je me sens rougir... et si François s'en apercevait, ce serait un train...

SCENE VII.

LES MÊMES, JULES *et* CHARLES, *qui ne fait que passer.*

JULES, *à part, à Charles entrant avec lui.*

Tu m'as entendu?

CHARLES, *de même, en lui donnant la main et en s'éloignant du côté opposé.*

C'est un jeu d'enfant.

JULES.

Pardon de vous avoir fait attendre; tenez, madame Doucet, voilà votre quittance. Maintenant à nous deux, François, ce que j'ai à te dire ne demande pas de témoins, si ces dames veulent entrer pour quelques instans dans ce cabinet...

FRANÇOIS.

Je ne puis avoir de secret pour elles; l'une va devenir ma mère, l'autre ma femme.

JULES.

Je remplis les ordres de mon père à ton égard.

MADAME DOUCET.

C'est trop juste. Eh bien! mon garçon, nous allons t'attendre, pourvu que ça ne soit pas trop long pourtant.

JULES.

Non, je vous le promets.

MADAME DOUCET.

Allons, viens, Louise. C'est par-là, dites-vous?

JULES.

Oui, la porte au fond.

LOUISE, *à part.*

Quel coup d'œil il m'a lancé! (*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

JULES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Maintenant nous voilà seuls.

JULES.

François, vous savez quel intérêt mon père vous a toujours porté ; ce que j'ai à vous dire ne pourra donc point vous étonner.

FRANÇOIS.

Ah ! parlez, je vous écoute.

JULES.

A son lit de mort, quoique frappé si brusquement qu'il eut à peine le temps de mettre ordre à tout, il me fit appeler pour me faire connaître ses dernières volontés ; il se rappela vos services, et voici ce qu'il m'a chargé de vous remettre de sa part.

FRANÇOIS.

A moi ?

JULES.

Lisez.

FRANÇOIS.

« Pauvre François, tu as effacé par ta conduite la tache de
« ta naissance ; je voulais t'aider à mériter l'estime de tes sem-
« blables, qu'un injuste préjugé pourrait seul te refuser. Le
« ciel ne permet pas d'achever ce projet... je veux du moins
« faire quelque chose pour ton avenir. Mon fils te remettra un
« portefeuille qui contient 3,000 francs ; je sais qu'ils fructifie-
« ront dans tes mains. Puissent-ils te conduire au bonheur, que
« tu es sûr d'obtenir avec une bonne conduite et du travail.
« DORMILLY. »

(*baisant la lettre.*) Ah ! mon bienfaiteur, oui, je le jure devant votre fils... devant Dieu... je serai toujours digne de vos bontés, de l'estime des gens de bien.

JULES.

Tenez, mon cher, prenez, ceci vous appartient.

FRANÇOIS.

Ah ! monsieur, comment pourrai-je aussi vous prouver ma reconnaissance ?

JULES.

En continuant de vous conduire comme vous l'avez fait. Soyez toujours sage... vertueux ; car la sagesse et la vertu... (*à part.*) Ils sont bien long-temps... (*haut.*) comme vous l'a dit mon père, peuvent seuls assurer le bonheur. (*à part.*) Est-ce que la petite ferait des façons ?

FRANÇOIS.

Ah ! je vous le répète, vous n'aurez jamais à rougir de de vos

bontés pour le pauvre François. Que vous êtes heureux, vous, d'être né avec l'amour... la considération!... C'est si facile à conserver!

JULES.

Ah! sans doute. (*à part.*) Est-ce que j'aurais eu affaire à une bégueule?

FRANÇOIS.

Maintenant, monsieur Jules, vous me permettrez d'aller rejoindre Louise et sa mère.

JULES.

Oui, certainement. (*à part.*) Il faut qu'ils soient bien maladroits. (*haut.*) Ah! François, que je vous dise...

FRANÇOIS.

Me voilà.

JULES.

Surtout pas le moindre mot sur ce que mon père a fait pour vous; ce sont ses intentions. Vous concevez maintenant pourquoi cet entretien ne demandait pas de témoins.

FRANÇOIS.

Ah! c'est trop de générosité.

(Ici un grand bruit se fait entendre dans l'appartement où sont entrés Louise et madame Doucet. Les mots : *scélérats*! *brigands*! sont prononcés avec force; on entend une voiture s'éloigner.)

Grand Dieu! que leur est-il arrivé?

(Il se précipite malgré Jules vers la porte; madame Doucet l'ouvre précipitamment et en sort furieuse.)

SCENE IX.

LES MÊMES, MADAME DOUCET.

MADAME DOUCET.

Ah! les monstres! les gueux d'monstres!... J'étouffe!

FRANÇOIS.

Qu'avez-vous?

MADAME DOUCET.

Ils l'enlèvent, les scélérats!

FRANÇOIS.

Louise?

MADAME DOUCET.

Ils étaient trois contre moi, et ils riaient encore...

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que cela signifie, monsieur Jules?

JULES.

Calmez-vous, François; mère Doucet, cela ne peut être qu'une plaisanterie que vous avez prise au sérieux.

MADAME DOUCET.

Eh bien! ça s'ra une plaisanterie qui leur aura valu mes dix doigts sur la face; v'là comme je plaisante, moi... Mais n'barguignons pas : qu'on m'rende sur-le-champ ma Louise, ou je r'commence...

FRANÇOIS.

C'est moi que cette affaire regarde. Louise va devenir ma femme; monsieur Jules, j'ai droit d'exiger que sur-le-champ vous alliez avec moi...

JULES.

Vous le prenez sur un ton...

FRANÇOIS.

Oh! je me modère... beaucoup... tant que je peux... Ne me forcez pas à oublier que vous êtes le fils de mon bienfaiteur... Parlez, où est Louise? que prétend-on avec cet enlèvement?

MADAME DOUCET.

Oui, dépêchez-vous de parler, ou je ne connais plus de propriétaire... Je vous en préviens, v'là la moutarde qui me monte au nez.

JULES.

Ah! c'en est trop. Sortez de chez moi, ou je vous fais chasser à l'instant.

FRANÇOIS.

Misérable!

MADAME DOUCET.

Avancez-y donc pour voir!

SCENE X.

LES MÊMES, FERDINAND, CHARLES, DOMESTIQUES.

FERDINAND.

Eh! bon Dieu! d'où vient tout ce bruit?

JULES, *aux domestiques.*

Qu'on jette à la porte ces gens qui viennent m'injurier chez moi.

FRANÇOIS.

A la porte! qu'ils y viennent! et vous, rendez-moi ma femme, ou vous allez me faire raison de cette infamie.

JULES.

Ah! ah! il est joli, avec un homme de son espèce...

FRANÇOIS, *lui serrant fortement la main.*

Vous m'en ferez raison, vous dis-je, ou...

JULES.

Messieurs, je vous en prends à témoins, puisqu'il m'y force. Dites-moi, puis-je me battre avec le fils d'un homme qui a porté sa tête sur un échafaud?

FRANÇOIS, *poussant un cri.*

Ah! infâme! tu trahis un secret qui ne t'appartenait pas... Eh bien! le ciel me vengera. Quant au présent de ton père, reprends-le... (*Il lui jette son portefeuille à ses pieds.*) Ses bienfaits, en passant par tes mains, deviendraient une offense... Venez, venez, ma mère; c'est à la justice qu'il faut recourir.

MADAME DOUCET.

Oui, et si elle ne nous rend pas justice, la justice, sois tranquille, moi je m'en charge... et voilà. (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, *excepté* FRANÇOIS *et* MADAME DOUCET.

FERDINAND.

La scène est impayable! un peu plus, je tombais amoureux de la mère.

JULES, *poussant le portefeuille avec son pied.*

Joseph, ramasse, et reporte chez François... cela ne m'appartient pas. Maintenant, mes amis, allons achever cette joyeuse journée, et voir ce que me dira ma belle Hélène du Conservatoire. (*Ils sortent en riant aux éclats.*)

DEUXIÈME DEGRÉ.

Les Femmes.

Le théâtre représente un salon élégant tout éclairé pour une fête. On danse déjà au fond. Le bal cesse un instant.

SCENE XII.

CAROLINE, FANNY, ELOMIRE.

ÉLOMIRE.

Eh! bonjour, mesdames, vous arrivez bien tard, je comptais sur vous de meilleure heure pour causer; j'ai bien des choses à vous dire.

FANNY.

C'est comme nous, nous avons bien de nouvelles à t'apprendre.

ÉLOMIRE.

Je vous écoute, parlez vite.

FANNY.

Ah! d'abord, tu sauras que Victorine, qui était allée donner des représentations en Angleterre, et qui revenait avec une

pacotille de guinées, a été prise en route par un corsaire. On dit que le dey d'Alger avant le débarquement en était devenu amoureux, mais amoureux comme un Turc, et qu'il l'a prise pour femme... c'est ça qui est heureux!

CAROLINE.

Cette chère Elisa qui voulait mourir parce qu'elle avait plus de quarante ans. Eh bien! ma bonne, elle vient de donner toute sa fortune à l'hôpital, et elle s'est faite sœur de la charité. Il fallait qu'elle fût folle...

ÉLOMIRE.

Oui, d'un carabin.

FANNY.

Mesdames, tout cela n'est rien auprès du bruit qui court.

ÉLOMIRE.

Qu'est-ce que c'est?

CAROLINE.

Un conte.

FANNY.

Un conte?...

ÉLOMIRE.

Mais, enfin...

FANNY.

Eh bien! on dit que toutes les femmes mariées vont adresser une pétition à la chambre pour introduire dans le code pénal un article pour réprimer à l'avenir les infidélités des maris.

CAROLINE.

Hein! est-elle crédule? elle ajoute foi à toutes les absurdités qu'on s'amuse à lui débiter.

FANNY.

Une absurdité?...

ÉLOMIRE.

C'est possible; mais comme ça ne serait pas la première qu'on accueillerait, il lui est bien permis d'avoir peur. Nous pouvons être tranquilles; comme ce sont les hommes qui font les lois, il n'y a pas de danger que ces messieurs attentent jamais aux priviléges qu'ils ont eu le soin de s'accorder.

SCENE XIII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

ÉLOMIRE.

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Jules Dormilly.

ÉLOMIRE.

Déjà! (*au domestique.*) Faites entrer.

SCENE XIV.

LES MÊMES, JULES.

JULES.

Mesdames, je suis votre serviteur. Eh bien! mademoiselle Caroline, sommes-nous encore romantique? Où est l'héroïne de la fête?

ÉLOMIRE.

Encore dans les mains de ma femme de chambre.

JULES.

Comment, mesdames, vous n'êtes pas l'Opéra? vous n'avez pas été tentées de voir la nouvelle débutante?

CAROLINE.

Ah! je la connais depuis long-temps, c'est la fille de ma portière.

FANNY.

Vraiment!

JULES.

Eh bien! belle dame, il me semble que c'est juste comme vous.

CAROLINE.

Moi! vous vous trompez, monsieur, mon père était suisse.

JULES.

Je vous demande bien pardon, je ne le croyais que concierge... Ah! voilà ma virtuose. (*à part.*) Elle n'est pas mal: j'aurais bien pu ne pas en priver François, mais puisque j'y suis...

SCENE XV.

LES MÊMES, LOUISE, *vêtue très élégamment.*

ÉLOMIRE *va au-devant d'elle et la prend par la main.*

Dites-moi si l'on peut se lasser d'admirer: elle est éblouissante sous ce costume.

CAROLINE.

On n'a pas plus de graces. (*à part.*) Comme elle est engoncée dans sa robe.

FANNY.

Meilleure tournure... (*à part.*) Elle ne sait pas encore marcher.

LOUISE, *à elle-même.*

Ah! ma mère, ma mère!

JULES.

Ma chère Louise, comment, vous avez pleuré?

ÉLOMIRE.

Essuyez donc ces jolis yeux qui sont tout rouges; il faut prendre garde, ça fait du tort à une jolie figure.

JULES.

Allons, regardez-moi.

LOUISE.

Je n'ose...

ÉLOMIRE.

Voyez donc le joli cachemire!

CAROLINE.

Comme ces boucles d'oreilles sont brillantes!

FANNY.

Et ce collier, quel feu!

JULES.

C'est vous, Louise, qui donnez du prix à tout cela. Eh bien! maintenant, est-ce que nous n'allons pas tâcher de nous amuser un peu? Pourquoi la fête ne continue-t-elle pas?

ÉLOMIRE.

Vous avez raison.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, FERDINAND, MICHEL, PERSONNES INVITÉES AU BAL.

CHARLES, *lorgnant Louise.*

Voyons la métamorphose; je te fais mon compliment, mon ch r.

FERDINAND.

Le joli ver à soie est sorti de sa coque... le voilà papillon; il n'y a plus que du plaisir.

MICHEL, *s'avançant.*

Et la mort!

LOUISE.

Grand Dieu!

JULES.

Qu'avez-vous?

LOUISE.

C'est...

MICHEL, *frappant sur l'épaule de Jules derrière qui il était.*

Moi, monsieur Dormilly.

JULES.

Je vous rencontrerai donc partout?

MICHEL.

Partout où il faudrait que vous ne fussiez pas.

JULES.

Eh! monsieur, je croyais que nous étions quittes, et que je vous avais prié de me faire grace de vos avis charitables.

MICHEL.

Vous êtes quitte envers moi, vous ; mais moi, je me crois encore votre obligé.

JULES.

Eh bien! je vous donne quittance générale, j'espère que vous voudrez bien l'accepter.

MICHEL.

A votre aise... je m'éloigne, en priant aussi mademoiselle Louise de recevoir mes félicitations sur le changement qui s'est opéré en elle.

LOUISE.

Monsieur...

JULES.

Ne l'écoutez donc pas.

MICHEL.

On a exposé ce matin deux jeunes filles qui avaient commencé de même... je vous souhaite beaucoup de plaisir. (*Il se perd dans la foule.*)

LOUISE.

Grand Dieu!

CHARLES.

C'est un échappé des Petites Maisons.

FERDINAND.

La fête, la fête, mes amis, nous perdons un temps précieux.

JULES, *à Élomire, en lui montrant Michel dans un groupe.*

Comment cet homme se trouve-t-il chez vous?

ÉLOMIRE.

Je n'ai pu lui fermer ma porte... il m'a été présenté par ce grand personnage de la préfecture de police.

JULES.

On n'avait donc pas tort de le soupçonner... raison de plus pour le fuir... mais prenons place. (*Il va se placer sur un divan auprès de Louise qui est toute rêveuse.*)

(Continuation du ballet.—Lorsque le bal est très animé, il se trouve interrompu par l'entrée de madame Doucet et de François, qui pénètrent malgré les efforts des domestiques pour les arrêter.)

SCENE XVII.

LES MÊMES, MADAME DOUCET, FRANÇOIS.

MADAME DOUCET.

Quand je te dis que j'entrerai, à ton nez et à ta barbe... tu ne veux pas me lâcher? tiens!... v'là pour toi. (*Elle donne un soufflet au domestique qui la retenait.*)

FRANÇOIS.

Je suis sûr qu'elle est ici.

LOUISE.

Ma mère !... Où me cacher ?

ÉLOMIRE.

Puis-je savoir ce que vous venez chercher chez moi ?

MADAME DOUCET.

Ma fille, il faut qu'on me la rende.

FRANÇOIS.

Louise, c'est elle, la voici !...

JULES, *à madame Doucet.*

Veuillez m'écouter, et vous n'aurez plus à vous plaindre...

MADAME DOUCET.

Taisez-vous, mauvais sujet, et...en arrière, ou je ne répondrais de rien. Comment c'est là ma fille, harnachée de la sorte ?

LOUISE.

Ma mère !

MADAME DOUCET.

Eh ! vite, vite, qu'on me plante là toutes ces guenilles dorées, et qu'on me suive à l'instant !

ÉLOMIRE, *bas.*

C'est une furie, elle est capable de la tuer.

JULES, *bas à Louise.*

Je vous adore et pour la vie.

FRANÇOIS.

Louise !

MADAME DOUCET.

Eh bien ! tu ne réponds pas, tu restes là comme une statue ? Pour la seconde fois, veux-tu te débarrasser de tous ces oripeaux et me suivre ?.. je te l'ordonne. (*Elle lui serre le bras avec force.*)

LOUISE.

Mais, enfin....

FRANÇOIS

Ne lui faites pas de mal.

ÉLOMIRE.

Je ne souffrirai pas qu'on violente personne chez moi.

FRANÇOIS.

Serez-vous sourde aux prières de votre amant ?

LOUISE.

Ah ! j'ai peur !... Je ne sais que faire...

ÉLOMIRE, *à Jules.*

Elle nous restera.

MADAME DOUCET.

Tu ne m'obéis pas, tu fais la sourde oreille, il faut que je t'étrangle. (*Tout le monde et François se jettent entr'elles; Louise, effrayée, tombe sur un siège.*) N'fais pas d'mines... va, je n'me salirai pas les mains. C'brave garçon avait raison, j'aurais pas dû t'éduquer à filer des notes; mais enfin, c'est fait, et tu m'en punis. Tu t'tais; va, malheureuse, puisque tu l'veux, cours la

belle carrière qui t'est ouverte ; mais moi, dont tu sembles rougir, ainsi que toutes ces belles pomponnées qui t'entourent, si j'nai pas d'belles manières, si mon ton est brusque, j'ai toujours été une honnête femme, et j'vois qu'on n'peut déjà plus en dire autant d'toi comme d'elles; va, déhontée, tu n'm'es plus de rien; mais avant d'partir, v'là pour te faire mes adieux. (*Elle s'élance sur elle.*) Tiens, tiens! (*Elle met le costume de Louise en pièces.*) Viens maintenant, mon garçon, l'air qu'on respire ici n'est pas bon pour nous.

LOUISE.

Ma mère !...

MADAME DOUCET.

Pas d'injures !.. ta mère !... jamais. Va-t-en ; mais n'oublie pas que tu mourras malheureuse.

MICHEL, *froidement.*

Cela doit être ainsi. (*Louise pousse un cri et s'évanouit, on l'entoure, sa mère entraîne François.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une grande salle conduisant à plusieurs autres ; des tables de jeu, roulette, trente et quarante ; à gauche, la porte d'entrée avec un guichet. Au lever du rideau le jeu est très animé.

TROISIÈME DEGRÉ.

Le Jeu.

SCENE PREMIERE.

JULES, CHARLES, FERDINAND, JOUEURS ET DIVERS BANQUIERS.

LE BANQUIER.

Faites le jeu, messieurs.

LE PREMIER JOUEUR, *à la table d'écarté.*

Je parie vingt francs.

LE DEUXIÈME JOUEUR.

Je les tiens.

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Le jeu est fait.

LE BANQUIER DU 30 ET 40.

15, 21, noir perd, et couleur gagne.

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Rien ne va plus.

JULES.

Chance maudite !

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

19, rouge, impair et passe.

JULES.

O fureur !

CHARLES.

Du courage, elle ne saurait passer encore une fois... dix-neuf coups de suite, c'est impossible... imite-moi, tout sur la noire ?

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Faites le jeu, messieurs.

JULES.

Je m'en rapporte à toi, va pour tout... la noire.

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Le jeu est fait, rien ne va plus... 23... rouge, impair et passe.

JULES.

C'en est donc fait!

CHARLES.

C'est un malheur, mais jamais cela ne s'était vu... Je suis sûr que cette diable de rouge va sortir maintenant que nous ne pouvons plus la poursuivre.

LES BANQUIERS.

Faites le jeu, messieurs.

(Pendant toutes les scènes de jeu, on entend le banquier en proclamer les différentes chances de temps en temps.)

CHARLES.

Voilà pourtant huit jours de suite que cela dure... Dis-moi donc, est-ce que tu n'as vraiment plus de ressources?

JULES.

Je n'ai plus rien, tout est vendu... pas le moindre crédit.

CHARLES.

Diable! c'est fâcheux, parce que tu sais qu'il ne faut qu'un coup pour remettre en veine.

JULES.

Q uemaudit soit le jour où, pour la première fois, tu m'as entraîné dans ce repaire affreux!

CHARLES.

Ah! c'est cela, des reproches... Il me semble que ta fortune était aux trois quarts avancée quand je t'ai fait faire la connaissance des personnes qui tiennent ce cercle brillant et clandestin; c'est même ce qui t'a aidé à aller aussi loin; il y aurait long-temps sans cela que tu n'aurais plus le sou.

JULES.

C'est assez, laisse-moi... Que faire? que devenir?

CHARLES.

Si tu écrivais à Louise?

JULES.

Et l'argent que je viens de perdre était le seul qu'elle possédât... je le lui ai emprunté ce matin.

CHARLES.

Diable! c'est malheureux... mais elle a enore des diamans, des bijoux, et cela suffirait...

JULES.

Quelle idée! tu as raison; je vais envoyer sur-le-champ... Ah! bien oui; mais si je les lui demande, elle pourra fort bien me les refuser, il n'y a pas même de doute.

CHARLES.

Prie-la de venir te trouver ici; dis-lui que tu viens de gagner une somme considérable, que tu veux la conduire dans une

grande assemblée ; elle arrivera sans défiance, toute parée... et alors, il n'y aura plus de raison pour qu'elle te refuse.

JULES.

C'est juste... Monsieur de la chambre !

SCENE II.

LES MÊMES, MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

Qui est-ce qui appelle ?

JULES.

Une plume et de l'encre, s'il vous plaît ?

MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

Voilà, monsieur.

JULES.

Pendant ce temps nous pourrons suivre la série de façon à jouer à coup sûr. (*Il écrit.*)

CHARLES.

Nous gagnerons, je parierais tout ce que je possède... Ah ! je n'ai plus rien, mais c'est seulement pour te dire...

JULES.

Voilà... Maintenant, monsieur de la chambre, faites remettre sur-le-champ ce billet à son adresse.

MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

SCENE III.

LES MÊMES, *hors le* DOMESTIQUE.

LE BANQUIER.

Le jeu est fait, rien ne va plus... 16, noire, pair et manque.

CHARLES.

Eh bien ! entends-tu, qu'est-ce que je te disais ? le calcul est infaillible, nous n'avons pas assez poursuivi, et voilà tout. Sois tranquille, en attendant Louise, je ne bouge pas de la table... J'ai là ma carte, je vais piquer tous les coups, et nous nous rattraperons.

(Charles va se placer à la table, une carte à la main. Il pique à chaque coup.)

JULES.

En moins de trois ans, une fortune que je croyais inépuisable, dévorée, engloutie... et que ferais-je donc maintenant

si le sort continue à m'accabler de ses coups : je ne suis bon à rien; les veilles, les excès ont usé ma santé, ma poitrine est brûlante... (*Un domestique passe avec un plateau.*) Un verre de punch! (*Il boit.*) Pourquoi n'ai-je pas suivi les conseils de Michel ?

SCENE IV.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL, *lui frappant sur l'épaule.*

Me voilà!

JULES.

Ah!... vous êtes donc un démon attaché à moi... devinant le fond de ma pensée ?

MICHEL.

Vous parlez si haut, qu'il faudrait mettre bien de la mauvaise volonté pour ne pas vous entendre.

JULES.

Vous m'avez entendu ?

MICHEL.

C'est déjà quelque chose que d'avoir des remords... mais il faudrait le courage de s'arrêter; de faire oublier, par une vie exemplaire, laborieuse, sa conduite passée.

JULES.

Puis-je savoir enfin pourquoi ces conseils qu'on ne vous demande pas ?

MICHEL.

Ma conscience m'engage à vous les donner, la vôtre devrait vous engager à les suivre; regardez: depuis trois ans que sont devenus ces capitaux amassés au prix de tant de sueurs, après tant d'années, par votre père ? ils ont été la proie des libertins et des coquettes... Quel est aujourd'hui votre séjour habituel ? un tripot clandestin où l'autorité peut faire une descente d'un instant à l'autre; quelle différence de la conduite de François avec la vôtre! il n'avait rien, le pauvre garçon... Il a aujourd'hui une bonne place chez l'un de nos manufacturiers; il aimait une jeune fille qu'il voulait épouser... et tandis que vous la lui avez ravie pour la déshonorer, il prenait soin de sa vieille mère au désespoir... Il a travaillé avec ardeur... voila l'exemple à suivre... il en est temps encore... Vous avez gravi trois échelons... mais l'honneur vous reste, et avec cela et du travail, on marche la tête haute... Allons, monsieur Jules... une seule fois... croyez-moi; mes conseils sont bien desintéressés... je vous le répète.

JULES.

Travailler... et le pourrais-je maintenant ?

MICHEL.

Eh! quoi? n'avez-vous pas deux bons bras? avec cela man-

que-t-on jamais? faites-vous décrotteur s'il le faut; j'en connais beaucoup qui sont plus estimables que ceux qui souvent les éclaboussent.

LE TROISIÈME JOUEUR.

Cinq cents francs à la masse.

JULES.

Cette indécente raillerie est plus que déplacée.

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Double zéro, noir.

JULES.

Finissez, monsieur Michel.

LE TROISIÈME JOUEUR.

Ah!...

(Il se lève avec toute la démonstration du désespoir et sort.)

MICHEL.

Ma foi! tant pis pour vous, si vous ne voyez qu'une froide plaisanterie dans la pensée bien franche que je viens de vous exprimer; elle me fait craindre que loin de vous arrêter vous ne fassiez que monter encore.

(On entend un coup de feu. Tout le monde se lève.)

JULES.

Qu'est-ce que c'est?

MICHEL.

Ce n'est rien; c'est un joueur malheureux qui se brûle la cervelle : celui-là du moins évite l'échafaud.

(Ici Monsieur de la chambre entre et donne aux divers joueurs des détails sur le suicide.)

JULES.

Grand Dieu!

LE BANQUIER DE LA ROULETTE.

Faites le jeu, messieurs.

LE BANQUIER DE 30 ET 40.

Messieurs, faites le jeu.

LE PREMIER JOUEUR.

Quarante francs.

LE DEUXIÈME JOUEUR.

Je les tiens.

MICHEL.

Tenez, regardez: ceux qui vont peut-être lui succéder se sont à peine occupés de ce qui vient de se passer; voilà les ressources des joueurs... le suicide ou le vol, et puis!... c'est la marche ordinaire.

JULES.

C'est assez... laissez-moi

MICHEL.

Réfléchissez.

JULES.

Mais laissez-moi donc. (*Michel sort ; les parieurs prennent les cartes.*) Un verre de punch!... Ah! voilà Louise, tout n'est pas désespéré.

SCENE V.

JULES, ÉLOMIRE, LOUISE.

LOUISE, *à Élomire.*

Ma chère amie, je t'en prie, ne me quitte pas.

ÉLOMIRE, *bas à Louise.*

Sois donc tranquille.

JULES.

Je t'attendais avec impatience... J'ai à te parler.

LOUISE.

Comme tu parais agité!... Tu m'annonçais dans ton billet que la fortune enfin t'avait favorisé.

JULES.

Oui, d'abord... mais depuis... la chance a tourné, et il faut que tu m'aides à la faire changer.

LOUISE.

Moi! et comment? tu sais que je t'ai remis tout ce que je possédais.

JULES.

Oui, mais ces diamans, ils te sont inutiles.

LOUISE.

Tu voudrais encore...

JULES.

Il ne s'agit que de me les prêter pour quelques instans.

(Élomire fait signe à Louise de ne pas céder.)

LOUISE.

Mais....

JULES.

Vous hésitez, Louise, vous?

LOUISE.

C'est que je ne pourrai plus me présenter... ensuite...

JULES.

Pas de vains détours, je vous en prie; vos diamans, il me les faut.

LOUISE.

Ce n'est pas ainsi que vous obtiendrez...

JULES.

Vous voulez me résister... Ah! ne me forcez pas à un éclat!

LOUISE.

C'en est fait, je vous fuis, et pour toujours.

JULES, *l'arrêtant par le bras.*

Vous ne me quitterez pas. (*lui serrant le poignet avec force.*)

LOUISE.

Vous me blessez.

JULES.

Vos diamans!

LOUISE.

Vous me brisez le poignet!

JULES.

Vos diamans, vous dis-je!...

LOUISE, *poussant un cri de douleur.*

Ah!

ÉLOMIRE, *s'approchant.*

Que faites-vous?... laissez-la.

JULES.

Ça ne vous regarde pas; éloignez-vous.

LOUISE.

Jules!... je vous en supplie!...

JULES.

Vos diamans...

LOUISE.

Ah! prenez-les... et finissez mon supplice... Les voilà, monsieur... maintenant je suis libre.

JULES.

Non... non... C'est quand ma ruine est complète que vous m'abandonneriez... Vous ririez de moi, si je le souffrais!... Monsieur de la chambre! Non, Louise, vous me connaissez... Tremblez d'exciter ma colère... Monsieur de la chambre, conduisez-moi, je veux de l'argent sur ces valeurs.

MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

Je suis à vos ordres, monsieur. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

ÉLOMIRE, LOUISE, JOUEURS ET JOUEUSES, *occupés dans le fond.*

LOUISE.

Ah! le monstre!

ÉLOMIRE.

Pourquoi lui avoir cédé?

LOUISE.

Il m'aurait tuée.

ÉLOMIRE.

Tu as maintenant un motif pour ne plus le voir... Es-tu donc obligée de partager sa misère?

LOUISE.

Que devenir... que faire?

ÉLOMIRE.

Un jeune Américain propose de t'épouser, il te suit partout, il t'envoie tous les matins des bouquets... Tu le trouves dans

toutes les soirées... Pourquoi ne pas aller à la réunion de cette nuit où il te priait si tendrement de te rendre pour qu'il pût te décider avant son départ pour l'Italie... Il quitte Paris dans quelques jours...

LOUISE.

Oh ! non... Jules...

ÉLOMIRE.

Tu l'aimes donc toujours ?

LOUISE.

Je ne l'ai jamais aimé, il m'a éblouie... Vous m'avez entraînée... j'ai dû succomber.., Et l'habitude a remplacé chez moi un sentiment qu'il n'a jamais pu m'inspirer.

ÉLOMIRE.

En ce cas, pourquoi hésiter.., que crains-tu donc ?

LOUISE.

Sa jalousie, sa vengeance... Là, tout à l'heure, il me lançait des regards affreux!... il me défendait de le fuir... C'est un caractère emporté, capable de tout.

ÉLOMIRE

Un mari brave saurait bien te mettre à l'abri de sa colère. D'ailleurs, ne peux-tu pas pour quelque temps quitter la France? L'homme qui veut t'épouser t'a offert de visiter l'Italie aussitôt que tu seras sa femme.

LOUISE.

Il est vrai.

ÉLOMIRE.

Eh bien ! pars sur-le-champ ; il ne s'agit que d'avancer le voyage; mettez-vous en route demain, et tu te moqueras des fureurs de Dormilly... Qu'as-tu à attendre de lui maintenant ?... Sa position ne peut qu'empirer. Ta soumission ne te mettrait que pour un moment à l'abri de ses violences... Le chagrin et le désespoir peuvent le porter aux derniers excès... lors même qu'il n'aurait aucun reproche à te faire.

LOUISE.

Oh oui !... j'ai peur de lui; maintenant, je ne sais si ce sont ses menaces qui ont porté le trouble dans mon cœur, ou d'affreux pressentimens... Mais les dernières paroles de cette bonne Doucet reviennent à ma mémoire; je les entends bourdonner à mon oreille : « Tu mourras malheureuse !... » Oh ! oui...

ÉLOMIRE.

Silence !... le voici.

SCENE VII.

LES MÊMES, JULES.

JULES, *comptant l'or qu'il a reçu.*

Mille écus!... C'est plus qu'il n'en faut pour rattraper la veine... (*à Louise.*) Sois tranquille; attends-moi, dans cinq minutes je te les remettrai tes diamans... (*à Charles.*) Eh bien!... quelle couleur?...

CHARLES, *qui piquait une carte.*

La noire; la rouge vient de passer vingt-deux fois. C'est sûr.

LE BANQUIER.

Rien ne va plus; le jeu est fait.

JULES.

Un instant, mille francs sur la noire.

ÉLOMIRE, *à Louise.*

Profitons du moment où il est tout à son jeu, pour nous éloigner.

LOUISE.

S'il nous voyait!

ÉLOMIRE.

Il n'y a pas de danger, tant qu'il aura de l'argent sur le tapis vert.

LOUISE.

Je m'abandonne à toi. (*Elles sortent.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *hors* LOUISE ET ÉLOMIRE.

LE BANQUIER.

Vingt-neuf, rouge, impair et passe...

JULES.

Malédiction!

CHARLES.

Il est impossible que cela continue.

JULES.

Eh bien! que ce coup décide donc de mon sort...

LE BANQUIER.

Rien ne va plus.

JULES.

Je ne respire pas... O fortune!... la rouge!... C'en est donc fait... Que la foudre m'écrase!

CHARLES.

Contiens-toi.

JULES.

Non! laisse-moi... la mort!...

CHARLES.

C'est le dernier moyen, et j'en ai d'autres encore.

JULES.

Qu'espères-tu?... Quelles ressources?...

CHARLES.

J'en ai, te dis-je.

JULES.

Hâtes-toi donc de me les faire connaître.

CHARLES, *l'entraînant à part.*

Parle plus bas.

JULES.

Explique-toi.

CHARLES.

Quand tu seras plus calme.

JULES.

Je suis tranquille; et cette ressource est sûre, plus sûre que toutes celles que nous avons employées?

CHARLES.

Immanquable.

JULES.

Elle nous fera donc retrouver l'or qu'on nous a ravi?

CHARLES.

Plus encore...

JULES.

Explique-toi.

CHARLES, *tirant à moitié de sa poche un paquet enveloppé de papier.*

Regarde sans t'approcher.

JULES.

Que contient ce paquet?

CHARLES.

De la poudre.

JULES.

Pourquoi faire?

CHARLES.

Tu ne devines pas?

JULES.

Ah! je crains de comprendre!

CHARLES.

Tu comprends, placé sous la table... lorsque le tapis sera chargé d'or il s'enflammera, et pendant le tumulte...

JULES.

Malheureux, quelle idee!...

CHARLES.

Comment? des scrupules pour notre bien propre? Ah! si c'était celui des autres...

JULES.

Jamais.

CHARLES.

En ai-je entendu dans ma vie de ces jamais ! derniers soupirs des faux principes, battus dans leurs derniers retranchemens. Un mot, un seul mot, et si tu fais une objection raisonnable, j'ai tort. Quelle différence mets-tu entre l'homme qui dépouille un niais devant un tapis vert, et celui qui le rançonne sur une grande route ? Escroc et voleur riment mal à l'oreille tous les deux, et n'offrent qu'une même idée à l'esprit : c'est ce que nous aurions appelé au collége des synonymes, c'est un chapitre à reprendre. Pour l'instant, donne-moi un autre moyen de nous tirer d'embarras, et je renonce à celui-ci ; tu n'en trouves pas ?

JULES.

N'importe ; je ne consentirai jamais...

CHARLES.

On se passera de ta permission ; libre à toi, après le coup, d'en profiter.

JULES.

Je t'en supplie !...

CHARLES.

Je ne t'écoute pas. Va me dénoncer si tu l'oses.

JULES.

Quelle horreur !

CHARLES.

Laisse-moi agir. (*Il se dirige vers la table.*)

LE DEUXIÈME JOUEUR.

Que faites-vous donc, monsieur ?

LE PREMIER JOUEUR.

Je marque le roi.

LE DEUXIÈME JOUEUR.

Vous ne l'aviez pas.

LE PREMIER JOUEUR.

Si fait, monsieur.

LE DEUXIÈME JOUEUR.

Vous en avez menti.

LE PREMIER JOUEUR, *et tous les joueurs de cette table.*

Insolent ! (*Il lui jette les cartes à la figure.*)

(On frappe d'une manière mystérieuse, les coups deviennent plus rapprochés, les banquiers et les joueurs se lèvent avec effroi. Après le premier coup, le banquier dit « *Chut* », au second il se dirige vers la porte.)

LE BANQUIER.

La police !

TOUT LE MONDE.

La police !

CHARLES.

Fâcheux contre-temps !...

JULES.

Je respire!

LE BANQUIER.

Enlevez toutes ces tables... Vous, messieurs, vos instrumens. Mesdames et messieurs, en place. (*On frappe à la dernière porte et on entend ces mots :* Au nom de la loi, ouvrez.) Vite une valse.

(Un agent de police avec son monde paraît, il ne voit qu'une salle de bal, tous les joueurs et joueuses valsent Ce changement se fait très rapidement.)

L'AGENT.

Visitez partout avec soin.

LE BANQUIER.

Puis-je savoir, monsieur, le motif d'une telle descente chez moi?

L'AGENT.

J'agis en vertu des ordres qui me sont donnés; si votre conscience ne vous reproche rien, que pouvez-vous craindre?

LE BANQUIER.

J'attends sans inquiétude, monsieur, l'issue de vos recherches.

(*Les suivans de police reviennent.*)

FERDINAND, *bas à l'agent.*

On était averti.

L'AGENT.

C'est assez, retirons-nous. (*Ferdinand fait des signes à l'agent. Haut au banquier.*) Vous le voyez, nous n'avons pas long-temps interrompu vos danses. Venez, messieurs.

(Le banquier reconduit l'agent. On continue à valser. Quelques personnes sont à la fenêtre.)

LE BANQUIER.

Eh bien?

MONSIEUR DE LA CHAMBRE.

Ils s'éloignent, ils tournent la rue.

LE BANQUIER.

En ce cas, que tout soit remis en place.

CHARLES.

Voilà le moment.

JULES.

Arrête...

CHARLES.

Qu'as-tu donc?

JULES.

Tu n'as pas renoncé à ton funeste dessein, je le vois.

CHARLES.

Si fait, puisque tu trembles.

JULES.

En ce cas, sortons.

CHARLES.

Non ; je viens de retrouver un napoléon dans la doublure de mon gilet.

JULES.

Un napoléon ! il se pourrait !.. voyons.

CHARLES.

Tiens, je voulais, sans rien te dire, le risquer, et te surprendre ensuite.

JULES.

Il est vrai... Ah ! donne-le-moi.

CHARLES.

Le voilà. (*à part.*) Il me sert lui-même. (*haut.*) Bonne chance ! je ne te conseille plus.

JULES.

Ah ! j'ai encore de l'espoir.

CHARLES.

Et moi, une certitude... (*Il s'est fourré dans la foule et a glissé un pétard sous la table, lorsque le banquier fait entendre :* Rien ne va plus, le jeu est fait.)

(Une explosion terrible a lieu. Stupéfaction générale. On se heurte, on crie. Charles se précipite sur l'or, et va pour fuir, en entraînant Jules, lorsque les portes tombent et la police reparaît.)

L'AGENT.

Emparez-vous de toutes les issues, et que personne ne sorte.

CHARLES, *à Jules.*

Nous sommes perdus.

JULES.

Où fuir ?

MICHEL, *leur montrant la fenêtre.*

Par là.

(Le banquier et les joueurs veulent faire résistance, on emploie la force ; les soldats croisent la baïonnette. Le tumulte recommence ; Jules et Charles en profitent pour se sauver par les toits.)

QUATRIÈME DEGRÉ.

Le Vol.

CHANGEMENT.

(Un coin de rue. Au fond une aile de maison coupée en biais. Sur l'étroit côté qui sépare deux rues, et qui fait face aux spectateurs, une fenêtre à balcon au premier, un banc de pierre au-dessous, des affiches déchirées sur le mur ; entre le banc et le balcon, affiches bariolées par une grande S en noir qu'on a charbonnée par-dessus. Le mur d'un jardin formant rue à droite, au fond, et faisant suite à l'aile de la maison. A gauche, la maison tout entière avec la porte cochère, formant rue ; également des maisons à droite et à gauche jusqu'à l'avant-scène. Un réverbère que soutient d'un côté un poteau adossé au mur du jardin.)

SCENE IX.

FERDINAND, LACAILLE, *en porteurs de fruits, avec une hotte; ils arrivent les uns après les autres.*

LACAILLE *entre le premier, et va s'asseoir sur le banc.*

Nous y voilà.

FERDINAND, *qui le suivait.*

Ah ! c'est ici. (*Il se promène devant toutes les maisons, et les examine.*) Tu avais raison, voilà un réverbère fort mal placé.

LACAILLE.

Je te l'avais bien dit qu'il fallait l'éteindre.

FERDINAND.

Robert s'en est chargé.

LACAILLE.

Sitôt que la patrouille qui doit faire sa première ronde dans le quartier sera passée, tu verras; il guette sa sortie du corps-de-garde pour pouvoir nous indiquer sa marche.

FERDINAND.

Il paraît que tout le monde dort déjà dans la maison.

LACAILLE.

Non, non, il y a encore deux personnes à rentrer : le premier commis, celui qui tient la caisse, avec une vieille, sa mère, je crois. Robert les a vus se rendre à Feydeau.

FERDINAND.

Le spectacle doit être joliment fini, minuit passé.

LACAILLE.

Ils se seront arrêtés pour prendre quelque chose, la vieille a l'habitude de souper; mais ils ne peuvent tarder à revenir.

FERDINAND.

Il ne faut pas qu'ils nous trouvent sous cette fenêtre.

LACAILLE.

Le cocher de cabriolet que j'ai recruté les connaît : c'est un ami qui entend l'affaire ; il nous préviendra de leur retour, il ira ensuite reprendre sa voiture sur le boulevard, et viendra se mettre à portée de recevoir les espèces, en cas de poursuite.

FERDINAND.

Je vois que nous avons le temps de fumer un cigare.

(Ferdinand offre un cigare à Lacaille, et tous les deux se mettent en devoir de les allumer; on entend fredonner: *Tra la la la la, la patrouille se mouille.*)

LACAILLE.

C'est Robert.

FERDINAND.

Voyons. (*Ils se tiennent dans le coin de la rue.*)

SCENE X.

LES MÊMES, ROBERT, *en allumeur de réverbère.*

ROBERT, *marchant droit au banc.*

Ah ! la croix que j'ai barbouillée y est toujours. (*Lacaille fait un bruit, Robert y répond.*) Attention ! les amis; v'là les pousse-cailloux qui pataugent... Ils vont tourner par cette rue, après ça nous serons tranquilles.

FERDINAND.

Filons !

LACAILLE.

Je reste, moi, n'y a pas de danger, je leur dirai deux mots, vous ferez le tour du mur et reviendrez par l'autre rue.

(On entend les pas de la patrouille; elle arrive auprès de Lacaille, qui semble ne pouvoir reprendre sa hotte.)

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que tu fais là ?

LACAILLE.

Je me repose, mon officier, parce que, voyez-vous, il y a déjà loin de la barrière ici... et que d'ici à la halle, où je porte mes fruits, il y a encore plus loin. Si le cœur vous en disait, (*en levant la paille.*) une, ça n'paraîtra pas... à vot' service, mon officier.

LE CAPORAL.

Merci !

LACAILLE.

S'il y avait un camarade bon enfant, il m'aiderait à reprendre ma hotte. (*Un des soldats l'aide à la soulever.*) Bien obligé, mon vieux; vous allez comme ça à la barrière...

LE CAPORAL.

Jusqu'à la place de la Concorde, par le boulevard.

LACAILLE.

Bonne promenade, les amis; j'vas couper par les rues jusqu'à mon faubourg...

LE CAPORAL.

En avant !

(La patrouille sort; Lacaille va jusqu'au coin opposé avec sa hotte, regarde en arrière en silence les soldats s'éloigner, et dit : *Et d'une.*)

SCENE XI.

FERDINAND, ROBERT, LACAILLE.

(*Ferdinand revient avec Robert.*)

LACAILLE.

Diable de commis qui ne r'vient pas!

ROBERT.

Je le croyais couché depuis une heure?

LACAILLE.

Y va nous faire trimer je n'sais combien d'temps. S'il était avec une jeune, encore, ça s'comprendrait.

ROBERT.

Je n'peux pas souffler le réverbère avant...

FERDINAND.

Que voulez-vous? attendons, je n'vois que ça, et distribuons les postes.

LACAILLE.

Tu descendras avec moi dans l'jardin; j'avais l'empreinte des serrures, toutes les clefs iront... La salle à manger donne sur le jardin... nous montons au salon qui nous conduit dans le cabinet de travail du banquier... là-haut, (*montrant le balcon.*) la caisse dans une grande armoire attenant... Tu ouvriras cette fenêtre pendant que je ferai sauter les ferrures du magot... Robert recevra en bas les sacs, le cocher viendra les prendre... Si nous avions un homme de plus pour les porter jusqu'à son cabriolet...

FERDINAND.

Tu m'avais dit que Charles...

LACAILLE.

Charles sera allé au tripot de la rue Sainte-Anne; il aura trouvé quelque provincial à plumer, et n'faut pas y compter, quand le rateau est pour lui.

ROBERT.

Nous nous en passerons.

UNE VOIX.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, et c'est du tombac.

ROBERT.

Bravo! c'est le signal... le premier commis rentre. Alerte!

(Il remet sur sa tête sa boite de fer-blanc, Lacaille s'en va avec sa hotte, Ferdinand se jette sous le banc, le cocher entre en scène et regarde partout.)

N'y a plus personne, adieu, bonsoir ;
J'm'en vas aussi jusqu'au revoir...
Et voilà pourquoi j'ai ma tabatière,
Et je la préfère
Aux bijoux du roi.

(Il sort ; les autres sont cachés.)

SCENE XII.

FRANÇOIS, MADAME DOUCET.

FRANÇOIS.

Vous voyez bien que vous auriez dû m'écouter, vous ne seriez pas si lasse.

MADAME DOUCET.

Je n'suis pas lasse, mon François ; c'est mon rhumatisse... Je voulais le s'coucer ; mais c'est que j'ai un durillon sous l'petit doigt...

FRANÇOIS.

Eh bien ! oui, ça vous fait souffrir, et vous boitez... Dans un fiacre, vous seriez revenue tranquillement.

MADAME DOUCET.

Un fiacre pour aller et un pour revenir, non, non... Pas d'ça, mon garçon ; j'veux pas te ruiner.

FRANÇOIS.

Oh ! nous n'en sommes pas là.

MADAME DOUCET.

Dame ! écoute donc ! un spectacle, d'abord ; c'est cher... les premières galeries à Feydeau... et puis souper... vrai souper de Dieu ! Ah ! c'que j'aime fièrement, c'est la gelée de rhum ; je m'en lèche encore les barbes. Mais tout ça coûte les yeux de la tête...

FRANÇOIS.

Ce n'est pas votre fête tous les jours.

MADAME DOUCET.

Brave garçon, oui, tu me la souhaites, toi, toi seul... car personne autre n'y songerait plus à c't'heure.

FRANÇOIS.

Eh ! mon Dieu, je ne voulais pas vous rappeler des souvenirs...

MADAME DOUCET.

Quand la malheureuse a abandonné celle qui lui servait de mère, t'en as eu pitié, toi ; t'es venu mêler tes chagrins aux miens, tu m'as dit : Eh bien ! nous vivrons ensemble ; si je ne peux pas être votre gendre, je serai vot' fils. Oui, tu es mon fils, mon bon fils, mon unique enfant ; car j'en ai plus d'autres, vois-tu ?

FRANÇOIS.

Allons, ma mère, ne finissons pas une journée de plaisir...

MADAME DOUCET.

J'te demande pardon, mon François; il y a des momens comme cela, où quand le cœur est trop plein, faut qu'ça déborde; mais c'est fini, va. Je ne veux pas que mes idées noires me fassent oublier le bonheur, la reconnaissance que j'te dois.

FRANÇOIS.

N'parlez donc pas comme ça, ma mère, est-ce que vous n'avez pas contribué à ma petite prospérité?

MADAME DOUCET.

Moi? C'est ta bonne conduite, ton travail assidu.

FRANÇOIS.

Eh bien! oui, avec vos soins et l'économie que vous avez mise dans mon petit ménage de garçon; et nous nous sommes aidés, consolés, aimés mutuellement, et ce sera comme cela jusqu'à la fin. (*très haut, en marchant.*) Allons, rentrons.

MADAME DOUCET, *de même.*

Surtout n'va pas encore passer la nuit sur tes écritures.

LACAILLE, *dans un coin.*

Il ne nous manquerait que cela.

FRANÇOIS.

Non, non, mes livres sont au pair, et je vais me jeter au lit tout de suite.

MADAME DOUCET.

Et moi aussi, car je sens à mes yeux que je n'me couche pas si tard d'ordinaire; tu as le passe-partout?

FRANÇOIS, *se fouillant.*

Le voilà. (*Il marche devant et met la clef dans la serrure.*)

MADAME DOUCET, *le regardant aller.*

Mon Dieu! mon Dieu! faut-il que c'te créature n'ait pas eu le bon sens de choyer, d'idolâtrer un si bon cœur, avec quoi qu'elle aurait été comme le poisson dans l'eau!

FRANÇOIS, *revenant à madame Doucet.*

Eh bien! ma mère, qu'est-ce que vous faites donc là?

(Lacaille a profité de l'absence de François pour retirer la clef de la porte; il en jette une autre à terre.)

MADAME DOUCET.

Me voilà, me v'là, mon garçon. (*Elle entre avec lui.*) Eh bien! entre donc.

FRANÇOIS, *tâtant à la porte.*

Ma clé que je ne retrouve pas...

MADAME DOUCET.

Je l'ai entendu tomber.

FRANÇOIS.

La voilà.

SCENE XIII.

FERDINAND, ROBERT, LACAILLE, *puis après* **JULES** *et* **CHARLES.**

LACAILLE.

A moi le passe-partout.

ROBERT.

Bravo, Lacaille!

LACAILLE.

A la besogne! (*On entend parler vers le fond.*) Quelqu'un encore! C'est donc le diable, cette nuit?

JULES, *entrant en scène.*

Je donnerais un million pour me venger...

CHARLES, *qui le suit.*

Et tu n'as pas un sou?

JULES.

L'infâme! elle m'a vu...

ROBERT, *bas.*

C'est Charles.

JULES.

Elle m'a vu, car elle a pâli, en sautant sur le marche-pied pour monter dans la voiture. Je ne sais quelle révolution subite s'est opérée en moi, comme un éblouissement. Le punch, la rage, j'y voyais tout rouge; j'avais du sang dans les yeux: c'est ce qui l'a sauvée; je ne pouvais plus me mouvoir, tout mon corps tremblait sous moi. Ah! si j'avais eu ce pistolet maudit...

CHARLES.

Qui t'a raté dans les mains, lorsque tu as voulu te tuer en sortant du tripot... poule mouillée, que la mauvaise fortune trouve sans énergie!

JULES.

Le ciel me réservait le spectacle de la trahison de Louise. Quand je te disais que j'étais sûr que cet américain lui faisait la cour! il faut que cette femme ait perdu la tête; elle connaît mon caractère, ma jalousie!....

CHARLES.

Ah! oui, tu as cette niaiserie-là, d'être jaloux.

JULES.

Ma jalousie!...

CHARLES.

Atroce, comme elle le disait dans ses humeurs...

JULES.

Oui, atroce! et elle a eu l'audace de m'abandonner!

CHARLES.

Il faut être juste, l'américain est cousu d'or, et toi maintenant...

JULES.

C'est égal, je sais leur demeure.

CHARLES.

Je crois bien, aux dépens de nos jambes; avec ça l'équipage brûlait le pavé. Nous n'aurions pas suivi cent pas, si je ne t'avais inspiré l'idée de grimper derrière.

JULES.

Derrière, comme un laquais! tandis que l'indigne....

CHARLES.

Dame, quand on n'a pas même de quoi payer un cabriolet pour suivre les traces des gens, il faut bien... mais attends un peu; l'amour, la jalousie, la vengeance, tout ça ne doit point me faire oublier... (*Il cherche à se reconnaître.*) Voilà le banc, le balcon, la grande S.:. C'est bien ici le rendez-vous.

LACAILLE, *aux autres.*

L'imprudent!

CHARLES.

Je t'ai dit de quoi il s'agissait?

JULES.

Je ne saurais consentir...

CHARLES.

Si tu avais eu les trente ou quarante mille francs qui peuvent te revenir de cette aubaine, Louise serait encore avec toi. (*Il regarde autour de lui.*) Est-ce que l'affaire serait déjà faite? Oh! non, je vois de la lumière. (*La lumière s'éteint.*) Ah! ma foi, j'ai parlé à temps. On vient de mettre à la chandelle son bonnet de nuit. (*Il regarde autour de lui.*) Où diable sont-ils?

JULES.

Je ne veux pas être complice...

CHARLES.

Ce sont des amis, Ferdinand, Robert.

ROBERT, *s'avançant.*

Es-tu fou de nous compromettre? Allons, Jules, tu sais notre secret...

FERDINAND.

Il n'y a plus à balancer.

ROBERT.

Avec nous, ou contre nous?

LACAILLE, *se présentant aussi.*

Ou notre sûreté exigerait...

ROBERT, *montrant une arme.*

Six pouces de lame dans le cœur.

CHARLES.

Pas de menaces! Jules n'est pas peureux, mais il comprend la position; et d'ailleurs, au moment du danger, il n'abandonnera pas ses fidèles... pas vrai, Jules?

JULES.

Faites de moi ce que vous voudrez.

ROBERT.

Voilà le moment. Tes pistolets, Ferdinand.

FERDINAND, *à part.*

Grand Dieu! se douterait-il?

(Robert prend les pistolets que Ferdinand lui présente, jette l'amorce et en remet une nouvelle.)

ROBERT, *les lui rendant.*

Ceux-là ne rateront pas.

FERDINAND, *à lui-même.*

Ah! j'en ai eu le frisson.

ROBERT, *après en avoir fait autant aux autres et aux siens.*

Encore du monde!

LACAILLE.

C'est un homme seul.

ROBERT.

Bonne occasion, Jules, de nous donner une garantie.

JULES.

Vous voulez?...

ROBERT.

Comme apprentissage... ça n'est pas difficile. Nous sommes tous là.

LACAILLE.

C'est un monsieur, il ne se fera pas prier.

CHARLES.

Allons, donne-leur cette petite satisfaction.

ROBERT.

Le voilà.

JULES *marche avec vivacité vers l'inconnu, poussé malgré lui.*

La bourse?

MICHEL.

Vous demandez quelque chose, monsieur?

JULES, *brusquement.*

La bourse ou la vie?

MICHEL *s'arrête.*

La bourse?... attendez...(*Il fouille.*) Tenez, monsieur Jules. (*Il jette la bourse à ses pieds.*) C'est bien, vous voilà au quatrième échelon. (*Il sort rapidement.*)

JULES.

Michel! il m'a reconnu. Ah! cachons mon trouble. (*à ses complices, montrant la bourse.*)

Voilà.

ROBERT.

Tu vois bien, mon garçon, que ça va tout seul; mais une bourse comme ça, (*Il la ramasse.*) ça n'est rien, entre nous, à partager. C'est assez nous amuser aux bagatelles de la porte, attention! (*Il court au poteau et descend le réverbère, qu'il éteint.*)

LACAILLE.

A la bonne heure, voilà le jour qu'il nous faut. Charles, dans l'intérieur avec moi !

ROBERT.

Jules, sur le balcon, me jetera les sacs en douceur, vu la circonstance mystérieuse. (*bas à Lacaille.*) Moi, je surveillerai Jules. (*à Jules.*) Je vous en demande pardon, mais il faut prendre des précautions, et je repasserai les sacs à Ferdinand, qui les portera au cabriolet. (*Lacaille et Charles, à l'aide du poteau du réverbère, grimpent sur le mur du jardin; Jules reste sous le balcon, Ferdinand fait le guet.*)

JULES, *sous le balcon.*

Je n'ai jamais senti ce que j'éprouve depuis que j'use ma vie dans le désordre. Ce n'est point la peur, pourtant... Ah! mon Dieu! si mon père me voyait l'associé de ces....

FERDINAND, *au coin de la rue.*

Chut!...

LACAILLE, *en haut, ouvrant de l'intérieur la fenêtre qui donne sur le balcon, et approchant de la balustrade.*

Ils dorment comme des bienheureux. (*Il tire de sa poche une échelle de corde, il en attache un bout au balcon et envoie l'autre à Jules.*) Allons, l'ami, grimpe.

JULES.

C'est fini.

(Il entre dans la maison, à peine y est-il que Ferdinand va fermer la porte à double tour, et retire la clef, Jules arrive sur le balcon.)

LACAILLE, *sur le balcon, à Jules.*

Charles est à la caisse... place-toi là, moi je ferai le voyage... tu descendras trois sacs à la fois.

(Lacaille rentre dans l'intérieur, et revient plusieurs fois avec un sac de mille francs, qu'il pose sur les bras de Jules; pendant cette action, qui dure quelques secondes, on voit Ferdinand s'avancer dans la rue du côté de la porte cochère, et il dit à quelqu'un qu'on ne voit pas :)

FERDINAND.

Votre monde est posté d'avance...

LA VOIX DE L'AGENT.

Oui, dans le jardin, et dans le corps de logis. Ils vont tomber dans la nasse.

FERDINAND.

Pour qu'ils ne se doutent de rien, vous m'arrêterez aussi.

LA VOIX.

C'est entendu.

FERDINAND.

Si je fais mine de fuir, tirez sur moi... à poudre, entendez-vous; je tomberai mort, ça fera de l'effet.

(Pendant ce colloque on entend un coup de feu.)

CHARLES, *qu'on voit à la fenêtre de côté.*

Sauve qui peut!

(Lacaille est pris. Un second coup de feu est tiré sur Charles lui-même. Il riposte, se jette à bas, et tombe dans les mains des gardes qui sont arrivés au pied du mur. Ferdinand, qui a fait semblant de fuir aussi, est mis en joue, et crie en entrant dans la coulisse : *ah!* Les gardes le rapportent enveloppé dans un manteau, et le jettent aux pieds de Charles qu'on tient garotté.

CHARLES, *à cet aspect fait un mouvement pour approcher.*

Pauvre Ferdinand!

FERDINAND, *sortant le nez hors du manteau.*

Il me regrette...

(Pendant ce mouvement, Jules, chargé de trois sacs, a voulu descendre du balcon par l'échelle. François, à moitié vêtu, paraît pour regarder dans la rue. Il voit Jules qui va descendre, le saisit en criant au voleur.)

JULES, *atterré.*

François!

FRANÇOIS.

Grand Dieu! Jules, le fils de mon bienfaiteur! (*Il a mis la main sur les sacs d'écus.*) Malheureux! ces sacs... Ah! que ne les demandiez-vous! c'est le legs de votre père... venez, venez, que je vous sauve, je n'aurai pas votre perte à me reprocher...

(Il l'entraîne au dedans, tout le monde est aux fenêtres.)

(*Tableau général.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre à coucher élégante. Sur un guéridon, à l'avant-scène, les débris d'un souper. Une robe de bal et des fleurs jetées sur un fauteuil. A droite, des malles ouvertes, des paquets arrangés pour un départ.

CINQUIÈME DEGRÉ.

L'Assassinat.

SCENE PREMIERE.

JULES, LOUISE.

(*Au lever de la toile, Louise en peignoir négligemment couchée sur un lit de repos. Un corps sanglant étendu sur le tapis de pied devant le lit. Jules, les bras croisés, est appuyé sur le dossier du lit de Louise qu'il regarde dormir. Cette scène n'est éclairée que par une lampe de nuit placée sur un somno.*)

JULES.

Elle dort toujours... toujours ! Ils étaient rentrés si tard du bal !... c'est le premier sommeil... un sommeil de plomb ; et l'autre aussi dort... profondément. Il n'a fait qu'un de ces mouvemens qui ressemblent à un frisson ; (*Silence.*) mais elle n'a rien entendu, rien pressenti... rien ; (*Il prête l'oreille.*) une respiration tranquille comme le souffle de l'innocence... Malheureuse !... elle croyait partir, ce matin même ; tous les préparatifs étaient faits. D'un plaisir à l'autre ; du bal en Italie, sans autre lacune que deux ou trois heures de repos ! Adieu l'Italie ! adieu pour jamais, la belle voyageuse ! (*Il la considère encore.*) L'heureux compagnon de route est parti devant, et pour un bien autre voyage. Je suis las d'attendre, cependant ; il me tarde de jouir de sa surprise. (*Louise fait un mouvement.*) Elle s'agite, elle va s'éveiller... ah ! (*Elle retombe dans l'immobilité.*) comment ? pas encore ? Ah ! finissons... hé ! Louise ! Louise !

LOUISE, *se réveillant et prononçant d'abord quelques mots inarticulés.*

Eugène... (*Elle étend la main et ne sent rien près d'elle.*)

JULES, *toujours appuyé.*

Oui, appelle Eugène, appelle-le bien fort, jusqu'à ce qu'il te réponde.

LOUISE, *épouvantée.*

Jules! (*Elle porte la main à ses yeux comme pour éviter une apparition pénible.*) Mon Dieu!... (*Elle avance la tête et voit le corps.*) Horreur! (*Elle regarde Jules avec effroi.*) C'est vous qui... vous!... (*Elle voit le poignard de Jules.*)

JULES, *froidement.*

Oui... oui... c'est moi.

LOUISE, *agenouillée sur le lit.*

Oh! grace! grace!

JULES.

Grace?

LOUISE.

Jules!

JULES.

Il n'y a plus de Jules pour toi... tu l'as quitté, pauvre, abandonné de tous, il ne méritait plus d'égards... Il faut des tissus précieux, des parfums, des cristaux, de l'or à ton amour... et tu retrouvais avec l'autre... tout cela... A vous, les plaisirs, la joie... à moi, la faim, le délaissement, la rage, le désespoir! Non, certes, non, je ne veux pas être le seul malheureux : je me le suis dit et me voilà. Qu'en dis-tu, Louise, tu ne m'attendais pas?

LOUISE.

Oh! épargnez-moi, je vous en supplie!

JULES.

J'aurais pu te faire mourir tout d'un coup, j'aurais pu te traiter comme cet homme qui était moins coupable que toi, perfide! mais tu n'aurais pas su de quelle main tu mourais, et je n'aurais été vengé qu'à demi...

LOUISE.

Est-ce qu'en effet vous me tuerez?... est-ce que tu me tueras, Jules?

JULES *saisit Louise, l'entraîne du lit et la place à terre.*

Prie, prie!

LOUISE *tombe sur les genoux, joint les mains et s'écrie :*

Oh! mon Dieu, faites qu'il me donne le temps de me repentir! (*se retournant vers lui avec anxiété.*) Quoi!... mes prières... mes larmes...

JULES, *levant son poignard.*

Rien.

(A ce mot, Louise, par une résolution désespérée, se lève brusquement.)

LOUISE.

Non, non, je ne veux pas mourir!

(Elle s'élance sur le poignard, l'arrache des mains de Jules, qui ne s'y attendait pas, court à la fenêtre, l'ouvre, jette le poignard dans la rue et s'écrie :)

Au meurtre!... au secours!... à l'assassin!

JULES, *se précipitant vers elle et la saisissant à bras le corps.*

Vain espoir, cris inutiles! (*Elle se retient à la fenêtre qui lui échappe, aux rideaux qui se déchirent, aux meubles qui se heurtent et se renversent.*) Tu n'échapperas pas! (*Bruit au dehors :* Ouvrez, ouvrez!)

LOUISE, *avec espérance.*

On vient.

JULES, *sans la quitter, va jusqu'à la porte mettre le verrou.*

Il sera trop tard.

LOUISE, *suppliante.*

Laisse-moi la vie, sauve-toi... cache-toi dans quelque lieu obscur... je ne dirai rien.

JULES.

Tu ne pourras rien dire. (*Grand bruit à la porte.*)

LOUISE, *la tête perdue, faisant un effort pour s'arracher de ses mains.*

Sauvez-moi... sauvez-moi!

JULES, *luttant avec elle.*

Personne ne te sauvera. (*au dehors :* Ouvrez donc!)

(On entend des murmures et le bruit des gens qui frappent.)

LOUISE, *éplorée.*

Enfoncez la porte!

(On entend des coups violens. Jules a retenu Louise par sa longue chevelure qu'il lui tourne autour du cou. L'infortunée trébuche et tombe la tête renversée sur la poitrine d'Eugène, lorsque la porte vole en éclats.)

SCENE II.

LOUISE, JULES, MADAME DOUCET, BEAUCOUP DE MONDE, *puis* DE LA GARDE, *puis* MICHEL.

(A l'aspect de ceux qui entrent, Jules se réfugie dans un coin de l'appartement et prend un chenet à la cheminée.)

LA FOULE *apercevant le cadavre de Louise.*

Ah!...

PRÉMIER HOMME DU PEUPLE.

C'est un assassinat!

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Arrêtez ce furieux!

LES FEMMES.

Au meurtre! au secours!

JULES.

J'étends à mes pieds le premier qui s'approche!

PLUSIEURS VOIX, *dans la coulisse.*

Assassin! à la garde!

MADAME DOUCET.

Attendez, attendez... cette voix... je ne me trompe pas... (*Des mains et des coudes elle se fait faire place.*)

LOUISE, *soulevant la tête.*

Ma mère!

JULES.

Elle respire encore!!!

MADAME DOUCET, *se jetant entre eux.*

Sainte mère de Dieu! Louise ici!... Dans quel état, la malheureuse!... (*Elle se jette sur Jules.*) Vous craignez de le saisir? j'oserai, moi.

JULES.

N'avancez pas!

MADAME DOUCET.

Frappe, frappe! (*Elle évite le coup.*) N'importe. (*Elle se jette sur son bras.*) Frappe encore; tant qu'il me restera quelque force, je ne lâcherai pas. (*On vient à son secours.*) Tenez-le bien, le misérable!

JULES, *à ceux qui le saisissent.*

Eh bien! me voilà.

MICHEL, *sortant de la foule, au moment du passage de Jules.*

Et de cinq! le sixième... va tout seul maintenant.

SIXIÈME DEGRÉ.

L'Echafaud.

Un salon : au fond, deux fenêtres donnant sur la place du Palais-de-Justice ; deux portes à droite et à gauche; l'une donne sur l'escalier, et l'autre dans la salle à manger.

SCENE III.

BERTHIER, JOSEPH, DOMESTIQUES, *portant des couverts, des assiettes, etc.*

BERTHIER.

Dépêchez-vous donc, nous allons être en retard; on ne peut tarder à revenir de l'église, et les gens de la noce seront pressés de se mettre à table.

JOSEPH, *arrivant avec un panier d'argenterie et un étui à couteaux.*

Je le crois bien, il est deux heures et demie passées.

BERTHIER.

Eh bien! Joseph, qu'est-ce que vous portez donc là?

JOSEPH.

Ce sont des couverts, des couteaux.

BERTHIER.

Il y a long-temps que les couverts et les couteaux sont sur la table, occupez-vous plutôt d'aller à la cave ; on doit être altéré quand on n'a pris que de l'eau bénite dans sa journée.

JOSEPH.

Je m'en vais d'abord reporter ces couteaux et ces couverts, puisqu'ils sont inutiles.

BERTHIER.

Eh! mon Dieu! vous êtes toujours embarrassé; laissez vos couverts sur la cheminée et descendez à la cave, vous reprendrez tout cela plus tard. (*Joseph sort avec un des domestiques.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *hors* JOSEPH.

BERTHIER, *aux autres domestiques.*

Eh bien! où en êtes-vous, vous autres?

UN DOMESTIQUE.

La table est prête.

BERTHIER.

En ce cas, servez; puisque le déjeuner est froid, il peut attendre sans danger... Allez donc... vous me regardez là comme des imbéciles.

(Ici on voit tous les domestiques traverser le théâtre avec des mets de toute espèce.)

SCENE V.

LES MÊMES, JOSEPH, *revenant avec des* DOMESTIQUES *chargés de paniers de vin.*

JOSEPH.

Voilà de quoi se rafraichir, j'espère.

BERTHIER, *aux domestiques.*

C'est bien, placez tout cela dans la salle à manger .. Enfin, je commence à respirer.

JOSEPH.

C'est tout d'même un drôle de mariage que celui qui se fait là.

BERTHIER.

Pourquoi?

JOSEPH.

Dame, pourquoi?... vous le savez aussi bien que moi, puis-

que ça fait le sujet de toutes les conversations de tout le quartier.

BERTHIER.

Est-ce que tu ferais par hasard partie des mauvaises langues qui peuplent l'Ile Saint-Louis ?

JOSEPH.

Moi, monsieur Berthier! ah! par exemple... On peut, sans dire du mal de personne, trouver extraordinaire qu'un ancien notaire comme notre maître, riche à millions, consente à donner sa fille unique à un homme qui s'appelle François tout court, et qui n'a pas un seul parent au monde, car on sait que cette vieille femme dont il prend soin n'est pas sa mère, et qu'il n'a pour unique témoin que ce grand homme tout en noir qu'on appelle Michel, qui me fait à moi tout l'effet d'être un employé des pompes funèbres. Notez encore que son unique témoin lui a fait faux bond aujourd'hui, car il n'a pas paru à l'église.

BERTHIER.

Eh bien! qu'est-ce que cela prouve ?

JOSEPH.

Qu'aux yeux de certaines gens ça fait un mariage...

BERTHIER.

Disproportionné, pas vrai... Sottes gens que ces certaines gens-là, mon cher... Monsieur François est un de nos premiers manufacturiers; il vient d'être décoré par notre roi-citoyen; il fait vivre avec ses fabriques plus de trois mille ouvriers. Ces titres-là sont bien aussi nobles, aussi respectables surtout que ceux dont nos ducs ou barons décorent le berceau de leurs fils, qui trop souvent n'héritent même pas du mérite de leur père.

JOSEPH.

Moi, ce que j'en dis, monsieur Berthier, c'est seulement histoire de causer.

BERTHIER.

Et voilà comme souvent, pour causer, on fait tache à la réputation d'un honnête homme : mieux vaut se taire.

JOSEPH.

Ça suffit... donc on se taira. (*à part.*) Il fait comme ça le moraliste, parce qu'il vient d'être élevé à la dignité de valet de chambre... ça fait mal, parole d'honneur!

BERTHIER.

J'entends les voitures qui s'arrêtent; allons, Joseph, à votre poste.

JOSEPH.

J'y vais, monsieur Berthier. (*à part.*) Ah! quelle morgue!... on voit bien que c'est un parvenu.

SCENE VI.

LES MÊMES, FRANÇOIS; *il a le ruban rouge à la boutonnière;* MADAME DOUCET, LA MARIÉE, SON PÈRE, PERSONNES INVITÉES AU MARIAGE.

FRANÇOIS, *en entrant.*

Enfin, tous mes vœux sont comblés; une femme charmante, l'estime de mes concitoyens... et la croix d'honneur... Le ciel m'a bien payé de mes travaux, (*Il prend la main de sa femme.*) et je puis dire que je suis le plus heureux des hommes... (*Il regarde la mère Doucet, qui essuie quelques larmes.*) (*à part.*) Je ne songe point à réprimer ma joie, et qu'elle lui rappelle... (*bas au beau-père et à la future.*) Mon père, voudriez-vous, avec ma femme, faire les honneurs du déjeuner?... Moi, je voudrais causer un moment seul avec cette pauvre mère. (*le beau-père fait un signe affirmatif.*) Messieurs et mesdames, veuillez les suivre.

(Tout le monde sort, excepté François et madame Doucet.)

SCENE VII.

FRANÇOIS, MADAME DOUCET.

FRANÇOIS.

Eh bien! ma bonne mère, comment vous trouvez-vous, maintenant?

MADAME DOUCET.

Bien, mon garçon, bien.

FRANÇOIS.

Et vous me dites cela les larmes aux yeux?

MADAME DOUCET.

Ah! c'est que, vois-tu, je ne puis m'empêcher de penser à cette pauvre enfant... morte si jeune et si malheureuse!

FRANÇOIS.

Vous lui avez pardonné, ainsi que moi; Dieu lui en aura tenu compte là-haut, soyez-en sûre.

MADAME DOUCET.

Ah! je l'espère... car je t'avoue, mon garçon, qu'à l'église, tout à l'heure... et cela bien malgré moi... car tu sais comme je t'aime... je ne pensais plus à toi... Je ne m'occupais que de Louise... je n'ai fait que prier pour elle... et si le bon Dieu a un peu de ça, (*montrant son cœur.*) il ne lui conservera pas rancune de ses péchés.

FRANÇOIS.

Allons, il faut, pour donner le change à vos chagrins, vous occuper un peu de moi, maintenant.

MADAME DOUCET.

Pour toi! si bon, si vertueux... on n'a pas de prières à adresser au ciel... Tes bonnes œuvres parlent plus haut que toutes nos jérémiades.

FRANÇOIS.

Voyons, donnez-moi votre main; nous allons passer dans la salle à manger.

MADAME DOUCET.

Non, non, ne me demande pas cela; je ferais une triste figure au milieu de gens si gais... Je préfère remonter dans ma chambre, m'y enfermer; je veux être seule tout le restant de cette journée.

FRANÇOIS.

Mais pourquoi?

MADAME DOUCET.

Pourquoi? pourquoi? Je ne dois pas plus te le dire aujourd'hui que je ne voulais t'parler du sort de Louise... mais il y a comme ça des bavards... enfin.

FRANÇOIS.

Enfin, je l'ai su; j'ai pleuré avec vous sur elle; mais aujourd'hui, quelle nouvelle raison de peine?

MADAME DOUCET.

Plus tard, tu la connaîtras.

FRANÇOIS.

Non, c'est à l'instant même qu'il faut me la faire connaître, ou je croirai que ce n'est qu'un prétexte que vous cherchez pour ne point assister à mon bonheur.

MADAME DOUCET.

Toi! tu aurais une semblable idée de la vieille bonne mère Doucet? Je ne voulais pas t'affliger... je voulais garder toutes les secousses pour moi seule; mais tu doutes de mon cœur... ma foi, tant pis; il n'y a plus à tergiverser... Apprends donc que c'malheureux Jules Dormilly, j'l'ai vu, moi, d'puis sa condamnation, sans te l'dire, parc'que il lui est r'venu un bon mouvement au sujet... du crime atroce dont il a usé avec la malheureuse... Il a pleuré, il a dit que c'était ben indigne, et qu'jamais Dieu n'lui accord'rait miséricorde si j'ne priais pour lui le jour de sa mort, en même temps que pour elle.

FRANÇOIS.

Eh bien!...

MADAME DOUCET.

Eh ben!... l'jour... c'est aujourd'hui... à quatre heures.

FRANÇOIS.

Aujourd'hui!

MADAME DOUCET.

Il va passer là, sur la place en face.

FRANÇOIS.

Il se pourrait!

MADAME DOUCET.

J'ai entendu crier l'arrêt qui le condamne au moment où le prêtre te donnait sa bénédiction.

FRANÇOIS.

Ah! malheureux! quel jour ai-je choisi!

MADAME DOUCET.

Tu n'en savais rien, pas plus que moi; mais tu vois que je ne peux pas rester... faut t'nir les promesses faites aux mourans... Adieu, adieu, mon garçon; laisse-moi; je m'en vas prier pour eux deux. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

FRANÇOIS, *seul.*

Ses paroles m'ont glacé... Rapprochement cruel! le jour où j'arrive au plus haut degré de bonheur, de l'estime publique, est le même jour où le fils de mon premier bienfaiteur voit finir sa vie souillée d'opprobre et de crimes! Et c'est là, presque sous mes fenêtres... Ah! que je les ferme du moins... Le malheureux! tandis qu'avec peine je descendais les degrés de l'échafaud où mon père m'avait placé en naissant, il les montait, lui! à qui le sien avait légué des richesses, de la considération! Ah! mon Dieu! mon Dieu!

(Il tombe accablé dans un fauteuil, les mains sur la figure.)

SCENE IX.

FRANÇOIS, JOSEPH, MICHEL.

JOSEPH, *annonçant.*

Monsieur Michel! (*Il sort.*)

FRANÇOIS.

Ah! venez donc, mon ami; j'ai besoin de votre présence... Pourquoi nous avoir manqué ce matin?

MICHEL.

Je venais vous en faire mes excuses. Croyez bien que s'il eût dépendu de moi...

FRANÇOIS.

Ah! vous êtes tout pardonné; car je suis sûr que sans des affaires indispensables... Mais j'espère que vous me restez toute la soirée?

MICHEL.

Cela m'est impossible également ; un devoir m'appelle ailleurs.

FRANÇOIS.

Est-il donc si grand qu'on ne puisse le remettre ?

MICHEL.

Oui.

FRANÇOIS.

Mais, au moins, nous vous verrons ce soir... Vous viendrez au bal...

MICHEL.

Au bal... moi... (*à part.*) Après... (*haut.*) Je le voudrais, que je ne le pourrais pas.

FRANÇOIS.

Ainsi donc des deux seules personnes qui ont soutenu, encouragé mon infortune, il n'y en aura pas une auprès de moi... Michel !... mon ami !... Je vous en supplie... promettez-moi de venir une seule minute... Mais venez ; que je n'aye pas l'air d'être abandonné de tous ceux que mon cœur chérit.

MICHEL.

François, il m'en coûte beaucoup... Je vais vous affliger peut-être. Mais aujourd'hui vous n'avez plus besoin de mes conseils. Vous avez retrouvé une famille... Je dois vous le dire, il faudra même à l'avenir cesser de nous voir.

FRANÇOIS.

Cesser de nous voir !... Et pourquoi ?

MICHEL.

Parce qu'il ne convient plus que les relations qui existaient entre nous lorsque vous étiez seul au monde, continuent maintenant que vous avez des parens... des parens honorables...

FRANÇOIS.

Pourquoi donc les soupçonner ainsi que moi d'une fierté aussi déplacée ?

MICHEL.

Qui vous dit qu'elle le soit ?... Écoutez, mon ami, car je veux encore vous appeler aujourd'hui de ce nom.

FRANÇOIS.

Ah ! toujours !... toujours !...

MICHEL.

Vous ne me connaissez que par l'intérêt bien vif que vous m'aviez inspiré, par les conseils quelquefois bien sévères que vous donnait mon amitié sans bornes. Et votre discrétion, je lui dois cette justice, ne s'est jamais démentie un seul instant ; jamais vous n'avez demandé à celui qui vous poursuivait de ses avis et de ses sermons, à quel titre il vous les adressait, et quel homme il était lui-même, quel rang il tenait dans la société pour se croire autorisé à diriger vos opinions et votre destinée... Que diriez-vous s'il ne vous était plus permis, quand vous le

connaîtrez, de continuer d'aimer cet homme sans... sans rougir?

FRANÇOIS.

Sans rougir?... De vous?... deux mots seulement... et vous avez sur-le-champ ma réponse. L'honneur... la probité... vous n'y avez jamais manqué?...

MICHEL.

Oh! non, jamais!... je le jure!

FRANÇOIS.

Ah! venez... venez donc dans mes bras .. que m'importe à présent qui que vous soyez... j'en prends Dieu à témoin... je ne rougirai jamais de vous appeler mon ami... de vous presser sur mon cœur.

MICHEL.

François, vous ne savez pas le bien que vous me faites!... mais je n'accepterai ce que vous m'offrez trop généreusement; peut-être que si vous me l'offrez de nouveau demain... (*François veut parler, Michel l'interrompt. Etonnement du jeune homme suspendu par l'arrivée de Joseph.*)

SCENE X.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH *sort de la salle à manger.*

Monsieur, on se plaint là-dedans de votre longue absence.

FRANÇOIS.

C'est bien... je vous suis... (*Il revient à Michel.*) Mon ami, croyez bien que ma réponse de demain sera celle d'aujourd'hui.

MICHEL, *froidement.*

Attendons demain. (*François sort avec Joseph.*)

SCENE XI.

MICHEL, *seul.*

Ah! s'il disait vrai! si demain, il pouvait être toujours le même... mais pourquoi m'en flatter?... tous les hommes se ressemblent!... il m'évitera comme les autres... (*Quatre heures sonnent.*) Quatre heures!... allons!... (*Il ouvre la porte, un homme en manche de chemise, les cheveux coupés par derrière accourt éperdu.*)

SCENE XII.

JULES, MICHEL.

JULES.

Qui que vous soyez... ô par pitié, sauvez-moi! sauvez-moi!

MICHEL.

Jules!...

JULES.

Grand dieu!... Michel!...

MICHEL.

Vous, ici!... à cette heure!...

JULES.

Oui, j'étais sur la charrette... je voyais l'horrible instrument!... mais le désespoir... m'a donné une force que je ne me connaissais pas... j'ai brisé mes liens... je me suis jeté dans la foule... et sans savoir comment... j'arrive ici... Oh! je vous le demande en grace, ne me livrez pas!... cachez-moi.

MICHEL.

Ah! je le veux de tout mon cœur. Mais... comment vous sauver?... quel moyen?

JULES.

N'importe, (*Bruit au loin.*) pourvu que je ne meure pas!

MICHEL.

N'entendez-vous pas des cris... sur la place?...

JULES.

Je n'entends rien, je ne vois rien, rien qu'un échafaud... cachez moi...

MICHEL, *à la fenêtre.*

Ils auront suivi vos traces. (*On frappe à la porte de la rue.*) C'est à cette maison qu'ils en veulent.

JULES.

Cachez-moi... mais cachez-moi donc!...

MICHEL.

Ici, c'est impossible!... il faut fuir...

JULES.

Par où... mais par où... dites donc? cette fenêtre... oui, oui. (*On crie dans la rue:* Le voilà.) (*Il court à la fenêtre et redescend presque aussitôt.*) Ils sont tous là... ils m'ont aperçu; ils vont venir pour m'arracher la vie... fermons, fermons les portes, qu'ils ne puissent pas arriver jusqu'à moi.

MICHEL.

Et malheureux! comment voulez-vous leur échapper? c'est retarder votre dernier moment de quelques minutes.

JULES.

Quelques minutes, dites-vous? mais pour moi, c'est l'éternité maintenant... (*Un bruit rapproché:* C'est là.) Ah! mon Dieu! j'entends monter l'escalier! Ils vont être ici... que faire, ô mon Dieu! que devenir!

MICHEL.

Il te reste un moyen.

JULES.

Ah ! dites... dites vite !

MICHEL.

Un moyen de finir, sans la honte qui t'attend sur la place publique...

JULES.

Eh quoi ! il faut toujours mourir ?

MICHEL.

Pense à ton père, malheureux ! sois homme une fois... (*Il prend un des couteaux qui sont sur la cheminée.*) Tiens... évite le supplice, l'infamie ! frappe-toi !..

JULES.

Comment ?

MICHEL.

Frappe-toi...

JULES.

Jamais ! jamais !...

MICHEL.

Qu'espères-tu donc ?

JULES.

Je ne sais. (*On frappe aux portes en criant : Enfonçons la porte.*) Mais jusqu'au dernier moment...

MICHEL.

Ils vont enfoncer les portes... du courage, allons.

JULES.

Du courage, dites-vous ? eh bien ! c'est ce qui me manque. Le fer ne tremblait pas dans ma main pour frapper mon semblable... je savais faire un assassin, mais pour moi je n'oserais jamais, car il faut tout dire... je suis un lâche ! (*Bruit confus.*)

MICHEL.

Mais malheureux ! tu ne sais donc pas ce que c'est que de mourir en Place-de-Grève, devant un peuple entier ! tu ne sais pas ce que c'est que de monter les marches de l'échafaud, les yeux fortement attachés sur cet énorme couteau qui attend au passage !... (*Bruit.*)

JULES.

Eh bien ! donnez, donnez, que j'essaye. (*Il prend le couteau, essaye et jette un cri.*) Non, non ! je ne pourrai jamais. (*On brise une porte.*)

MICHEL.

Les portes cèdent, hâte-toi !

JULES.

Oh ! non, pas encore !... (*On entend des pas précipités.*)

MICHEL.

Une minute de plus, il est trop tard, les voilà !